

DETECTIVE

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

8^e Année - N° 339

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES
25 Avril 1935

DIRECTEUR :
Marius LARIQUE

MARCHÉS DE FEMMES

Vous lirez, pages 8 et 9,

"Les affranchies",

le troisième chapitre
du pittoresque et sen-
sationnel reportage de

Marcel Montarron



LE SECRET

Un mystère inexplicable, des péripéties passionnantes, un lourd secret que l'on se murmure sans oser l'écrire, ainsi se présente, après un mois d'enquêtes incessantes, la tragique aventure de Maurice Desailly, le polytechnicien qui trouva la mort au kilomètre 24,091, à Quincy-sous-Sénart.

Détective ne devait pas, ne pouvait pas rester inactif dans une affaire qui égale en importance les plus grandes affaires mystérieuses de ce temps. Prudents, mais vigilants, fidèles à notre méthode qui consiste à informer sans jamais déformer, nous avons dès le premier jour essayé de percer l'énigme.

Le respect qui se doit à une famille insoupçonnée, la considération que nous avons pour l'établissement d'élite — l'Ecole polytechnique — où sont groupés les futurs chefs militaires du pays, nous ont incliné à un juste sentiment de la mesure dans nos révélations. Cependant, cinq de nos meilleurs collaborateurs suivaient l'enquête, interrogeaient la famille, les amis du malheureux Maurice Desailly ; ils interrogeaient ceux qui ont la clef du mystère du kilomètre 24,091.

On lira nos révélations dans ce numéro et dans les numéros qui suivront. Elles éclairent d'un jour nouveau le mystère de la mort de Maurice Desailly. Elles sont de nature, nous le croyons, à décharger l'opinion d'une inquiétude énervante.

Car l'opinion veut savoir. Et, grâce à Détective, elle saura ce qu'on a voulu lui cacher.

Marius LARIQUE.

UNE photographie est devant nous. Elle représente Maurice Desailly, en vacances, l'automne dernier, sur une plage d'Angleterre. Le voici, grave, tourmenté ; il se penche sur l'épaule d'un compagnon plein de vie. Point de gaieté sur son visage, encore qu'il s'efforce de sourire. Le destin fixe sur ses traits une terrible griffe ; elle le marque comme ceux dont la sensibilité, trop vive, est trop lourde à porter, comme ceux qui, déchirés par un rude combat intérieur, sont vaincus, sans avoir lutté.

Telle est l'impression que laissait à ceux qui l'ont connu, Maurice Desailly, avant même que son cadavre fût trouvé déchiqueté, au kilomètre 24,091, à Quincy-sous-Sénart, le lundi 25 mars, à l'aurore. Il nous faut bien revenir, si l'on veut percer, dans sa tragique vérité, le secret du rail de Quincy, sur cette découverte inattendue.

Aux flancs de la forêt de Sénart, en bordure de la ligne Paris-Marseille, un garde-barrière aperçoit le cadavre lundi à cinq heures. C'est à mi-chemin entre les gares de Combs-la-Ville et de Brunoy. Qui est mort ? Le garde-barrière prévient les gendarmes ; ils fouillent les vêtements. Voici une paire de gants, des lunettes, un stylographe, vingt francs dans un portefeuille, vingt-cinq cen-

times dans une poche et une carte d'identité de la Préfecture de Police. Elle porte le nom de Maurice Desailly et une adresse, 21, rue Descartes, Paris. La photographie qui complète la carte d'identité représente le grand jeune homme, mince et brun, qui git sur le ballast ; bien qu'il ait le crâne ouvert, et bien que son visage soit couvert de matière cérébrale et de sang, on reconnaît ses traits tourmentés.

Les gendarmes téléphonent au commissariat de la Sorbonne. L'immeuble du 21 de la rue Descartes, c'est l'Ecole polytechnique, et Maurice Desailly est polytechnicien : il allait être promu officier aux vacances ! S'est-il tué ? L'a-t-on tué ? Ses camarades de chambrée accourent, et, parmi ceux-ci, M. Panhard, fils du grand constructeur. M. Panhard fait venir avec lui un commissaire de police en retraite qui est attaché à l'usine de son père. Ils reconnaissent leur ami. La police mobile est prévenue. Le plus actif des commissaires de la brigade mobile, M. Brancher, son collègue Bredin, accourent dans l'après-midi. Le corps est déjà transporté au cimetière de Quincy. Le docteur Grèze, de Villeneuve-Saint-Georges, va pratiquer l'autopsie.

On prévient la famille. Maurice Desailly est le fils d'un modeste employé des postes. M. Desailly père habite avec sa seconde femme — car la mère de Maurice est morte — dans un petit appartement au premier étage de la Villa-Croix-Nivert.

Premier étonnement d'une enquête fertile en péripéties. Il semble que les malheureux s'attendaient au pire. La veille, le dimanche, Maurice est venu les voir, comme à l'accoutumée. C'est au début de l'après-midi : Maurice a déjeuné au mess de l'Ecole polytechnique ; il vient se changer, quitter son uniforme, se mettre en civil. Il met en marche la T. S. F., boit du café. Il paraît calme. Cependant, il se lève.

— Je ne sors pas avec vous. J'ai rendez-vous avec des amis. Nous irons au cinéma, ou ailleurs...

Il s'en va, mais il doit revenir à sept heures pour dîner, pour revêtir ses vêtements de polytechnicien ; sa permission, comme toutes ses permissions hebdomadaires, prend fin à 22 h. 30. Mais ses parents ne le voient pas revenir. On leur apprend que Maurice est porté manquant, à l'appel du soir.

Manquant ? Il est mort. M. Desailly père, écrasé sous sa douleur, Mme Desailly, cependant en proie à l'affolement, ne pleurent pas. On dirait que, déjà, ils s'interrogent.

On les questionne :

— N'aurait-on pas tué votre fils pour le voler ?

— Pour le voler ? Nous lui donnions dix-sept francs cinquante par semaine !...

Une de leurs parentes habite la même maison. Elle complète cette impression première.

— Maurice, mort écrasé ? Mais il sortait rarement seul. Il ne sortait qu'avec ses parents... On ne lui connaît pas d'amie. Mais pourquoi avoir menti en disant qu'il allait au cinéma ? Cela va faire une nouvelle affaire Prince.

Pourquoi cette appréhension d'un mystère ? L'enquête se poursuit maintenant dans

Ayant quitté, sitôt après déjeuner, le domicile de ses parents, Villa-Croix-Nivert (ci-contre, à droite), le polytechnicien Maurice Desailly (ci-contre) fut retrouvé le lendemain, à l'aube, écrasé par un train



DU



le cimetière où a lieu l'autopsie. Le docteur Gréze examine le cadavre. Si les mains sont écrasées, on ne relève du moins aucune échymose sur le thorax, ni sur le front. Étrange ! M. Gréze interroge les gendarmes. Maurice Desailly était étendu sur le dos au moment où le train le déshiqueta. Sur le dos ? D'habitude, ceux qui, pour mourir, s'étendent sur la voie, se couchent le visage contre terre, comme pour retarder le moment où ils apercevront la mort. Et, suicidé singulier, Maurice Desailly n'a pas craint de se tourner face au monstre d'acier !

— Drôle de suicide ! murmure le docteur Gréze.

Il continue son autopsie. Maurice Desailly vivait quand le train l'écartela. Quatre heures auparavant, il avait bu du vin en grande quantité ; il avait dîné d'un plat de pommes de terre. Y a-t-il suicide ? Le praticien hésite. Il n'affirme rien : tout est possible. Les constatations des employés de la voie précèdent l'heure du drame. Il se situe, le dimanche 25 mars, entre 23 h. 30 et quatre heures du matin. Le train tragique est un des rapides de Marseille.

On prélève des viscères sur le cadavre. C'est tout : l'autopsie est terminée. Aux policiers de découvrir maintenant le secret du rail.

Mais, des policiers, on exige le plus grand secret. C'est un ordre du ministère de la Guerre. Il ne faut pas qu'un scandale puisse rejaillir sur la première école de France, pépinière de tant de vraies gloires. Et, d'ailleurs, la vie de Maurice Desailly est digne d'être citée en exemple.

Cependant, pour un policier, il ne peut pas, il ne doit pas y avoir de vie insoupçonnée. Ils enquêtent. A l'Ecole polytechnique, Maurice Desailly a, avec sept autres camarades, un coffre commun. Il en portait les clefs sur lui — on les a retrouvées sur son cadavre, accrochées à un anneau. Le commissaire Brancher ouvre le coffre : il ne voit rien d'anormal. Il fouille les vêtements du défunt : il y trouve une nouvelle clef. Une clef d'appartement ? A quel appartement correspond cette clef ? Les parents de Maurice Desailly l'ignorent. Les camarades de Maurice l'ignorent aussi. Jeunes gens préoccupés seulement de leurs études, de leur avenir, ils ne savent rien de leur ami, sinon qu'il était pauvre, sinon qu'il était taciturne. Mais l'inspecteur Dupré, sur les ordres du commissaire Brancher, cherche à savoir d'où vient la clef. Oh ! magnifique activité policière ! En quelques heures, on apprend que cette clef a été fabriquée dans une usine de la Somme. On suit sa trace chez les revendeurs. C'est une clef à six gorges : elle permet de multiples combinaisons, si bien qu'elle peut s'adapter à des serrures différentes. On en a fabriqué cent mille. Mais ces clefs sont d'origine récente ; elles ne sont employées que dans les immeubles récents, les dernières belles maisons modernes. Maurice Desailly, en même temps que cette clef, gardait un secret ! De quel appartement inconnu avait-il donc la clef ?...

Le saura-t-on en fouillant son passé ? Les policiers attendent les obsèques de Maurice Desailly. Elles ont lieu au Val-de-Grâce. Tous les futurs officiers en grand uniforme se rangent au pied du catafalque : le général commandant l'Ecole, les colonels, président à la cérémonie funèbre. Le général Dumont de Tillant ne peut cacher son émotion tandis qu'il prononce l'oraison de son jeune ami.

Le général de Tillant évoque le passé de Maurice Desailly : un caractère se dessine. A Noël 1933, il était dans le train qui, à Lagny-Pomponne, fut tamponné ; indemne

parmi deux cents victimes, il dépensait, sans compter, sa fatigue ; il relevait les blessés, méritait d'être cité à l'ordre des sauveteurs.

L'élève n'était pas indigne du jeune homme courageux : à la veille de sa mort, il passait brillamment des examens difficiles ; c'était un des meilleurs élèves de l'Ecole. Comment donc expliquer qu'il ait pu se donner la mort ? Le général de Tillant se souvient que le jeune polytechnicien, à la suite d'un surmenage, a été terrassé par une encéphalite léthargique qui a mis sa vie en péril. Il fut soigné à l'hôpital du Val-de-Grâce. Le cerveau touché n'est-il pas resté atteint ?

Les policiers écoutent : ils regardent les parents de Maurice Desailly. Si grande que soit leur émotion, ils ne pleurent pas. Ils ne pleureront pas au cimetière de Bagneux où, maintenant, on enterre Maurice Desailly. C'est pour leurs amis qu'ils réservent leurs larmes.

Les policiers notent cela, mais d'autres préoccupations les absorbent. Ils retournent à Quincy. Ils examinent la matière cérébrale, les cheveux collés au rail ; ils découvrent, à 150 mètres du lieu de l'accident, un billet aller de Paris-Brunoy. Ce billet, c'est le deuxième, sur soixante-cinq, des billets qui, dimanche, ont été délivrés à la gare de Lyon. A-t-il appartenu à la victime ? Il aurait dû le donner au percepteur des billets, mais n'a-t-il pas donné son billet de retour, gardant le billet aller, ce qui témoigne de son affolement ? Enfin, quand ce billet a-t-il été délivré ? Le matin ? Mais Maurice Desailly était à l'Ecole polytechnique. L'après-midi ? Nul ne peut rien dire. L'employé de la gare de Lyon ne se souvient de rien. Les employés de Brunoy ne se rappellent pas avoir vu Maurice Desailly. On ne saura pas d'une façon certaine comment le polytechnicien s'est rendu à Quincy...

Où a-t-il été ? Qu'a-t-il fait dans la région ? A Quincy, M. Bordat, aubergiste du « Bouquet de Quincy », déclare qu'il a vu, vers dix-sept heures, un jeune homme qui ressemblait à Maurice Desailly, et qui a soif. Il paraît taciturne. Il boit. On revoit le même jeune homme, à Mandres, à un kilomètre du lieu du drame, au café Marote. Il paraît ivre. Il dîne d'un potage, de quelques œufs, d'un plat de pommes sautées. Il est huit heures et demie. Il s'en va. Les rapides de Marseille ne vont pas tarder à passer...

Mille questions, inquiètent les policiers. Pourquoi le polytechnicien s'est-il rendu à Brunoy ? Pourquoi, s'est-il jeté sous un train ? Mais les pancartes de Brunoy ne sont-elles pas celles qui sont le plus visibles à la gare de Lyon ? Mais Maurice Desailly n'est-il pas obsédé par l'affaire Prince ?

Enfin, d'où vient et à quoi correspond la mystérieuse clef qui a été trouvée dans les vêtements de Desailly ? Pour le savoir, il faut scruter la vie du jeune homme.

Voici ses cahiers d'études. Ils témoignent d'une intelligence lucide, d'une nette compréhension des problèmes de la science. Mais ses pensées intimes ? Elles ne se sont guère manifestées depuis l'enfance, depuis que son père s'est remarié. Sa mère possédait une petite maison de campagne aux environs d'Arras ; M. Desailly père en a hérité. Maurice n'a pas eu à s'en soucier : aucune succession n'a été ouverte...

Aime-t-il sa belle mère ? Il se tient sous la réserve. Peut-être — les adolescents connaissent des inquiétudes qu'ils confient plus

volontiers à des inconnus qu'à leurs proches — peut-être a-t-il l'impression qu'il est « de trop » dans sa famille, qu'il gêne ses parents, que sa belle-mère ne peut pas le supporter. Cependant, au contraire, ses parents affirment que Maurice leur manifestait la plus tendre affection.

Que disent ses amis ? Ils disent que le caractère du jeune homme a changé depuis qu'il a fait un séjour en Angleterre. Il est revenu du Sussex différent. Ses nouveaux camarades l'ont introduit dans un monde digne de son avenir, un milieu d'officiers, de nobles. Peut-être s'est-il grisé. Il fait établir ses cartes d'identité, son passeport, au nom de de Saily, comme s'il était noble aussi. Soucieux de sa pauvreté, il écoute les gens qui lui parlent d'affaires, il s'intéresse au jeu du commerce et de l'argent. Même dans l'aviation qui le ramène de Londres, c'est de cela qu'il s'entretient avec ses camarades de bord.

Aime-t-il ? On sait de lui qu'il a flirté, en Angleterre, avec une Américaine qui l'emmenait dans sa voiture, qui le trouvait intelligent, sympathique. On sait encore qu'il a connu, au Quartier-Latin, des camarades d'un soir : Lucette, Ginette, Marinette. Mais est-il déjà né à la chair ? Ses camarades sont de tout jeunes gens, des lycéens de quinze, de seize ans. Il les recherche comme s'il ne pouvait trouver d'amitié que parmi les jeunes hommes qui en sont encore à l'âge des rêves...

Est-ce cela l'adolescent qui cachait dans son vêtement la clef d'un appartement moderne ? On interroge les bourgeois qu'il fréquentait. N'ont-ils rien remarqué d'anormal dans le polytechnicien dont la vie doit finir sous un train ? Un mystère nouveau se dessine. Dans Maurice Desailly, il y a un être inconnu.

Les policiers écoutent. On évoque pour eux un Desailly parfaitement insoupçonnable. Il n'avait pas de soucis d'affaires. Il ne jouait pas, faute d'argent ; cependant, il était satisfait de son sort. Il aimait se dévouer ; dans les salons, il se prêtait au plaisir des invités ; il les servait ; il jouait, selon sa propre expression, à la « jeune fille-polytechnicien ». Ses études étaient son seul souci. Cependant, peut-être était-il détaché de ses parents, puisque, parfois, nostalgique, il lui arrivait de dire qu'il ne connaissait pas les joies du foyer.

De rares indications se détachent de ces éloges. Dès septembre 1934, Maurice Desailly avait des préoccupations d'affaires. Est-ce tout ? Non, Maurice Desailly a des amis que soupçonnent, mais que ne connaissent pas ses relations mondaines. Ces amis, il les avoue à ses parents, leur disant qu'il va retrouver au « Marignan » des camarades qui sont dans le commerce. Quels camarades ? Sont-ce les mêmes qu'il rejoindra, le soir du bal du « Point Gamma », de l'Ecole Polytechnique ? C'est le 23 février. Ce soir-là, Maurice Desailly chaperonne une jeune fille au bal. A vingt heures, il la quitte. Il lui annonce qu'il lui faut absolument voir des amis.

— Peut-être en aurai-je terminé à onze heures, disait-il. Dans ce cas, je vous verrai à l'entrée du métro Cardinal-Lemoine.

A l'heure dite, il surgit du métro. Il n'explique nullement son absence imprévue. Il accompagne ses relations de bal. A minuit, il les abandonne.

Où est-il allé ? On se renseigne vainement au « Marignan ». Mais, déjà, on s'intéresse sur le point de savoir si Maurice Desailly n'eût pas une double vie. A des amis, n'avait-il pas avoué, le 30 décembre, à minuit, qu'il ne se rendait ni à l'Ecole ni chez ses parents, mais qu'il allait rue Gay-Lussac ?

A la clef mystérieuse viennent s'ajouter les fréquentations mystérieuses...

Rien de tout ceci ne transpire, jusqu'au 6 avril, quand un parent de Maurice Desailly alerte un avocat. Voici la presse prévenue de mystère et la police mobile. Que se passe-t-il ? On rend publiques deux étranges lettres de Maurice Desailly.

Ces lettres ont été adressées par le polytechnicien à un cousin qui habite un petit pays des environs de Strasbourg. Ces lettres sont tenues secrètes ; cependant, nos informateurs particuliers nous en ont communiqué l'essentiel. Dans la première de ces lettres, Maurice souhaite la bonne année à son cousin Roger. Il ajoute qu'il n'a pas beaucoup d'argent, qu'il lui est difficile de s'en procurer. Il précise qu'il fréquente un milieu mondain, dans lequel il est un peu gêné de se trouver pauvre. Alors, il voudrait pouvoir sortir de la gêne. Un de ses amis y est parvenu en revendant dans son entourage, avec un bon bénéfice, des chaussures à vingt francs la paire que lui procurait un agent d'affaires. Des chaussures, des phonographes et des appareils de T. S. F... Mais, pour cela, il faut disposer de marchandises et de capitaux...

Dans la deuxième lettre, datée du 13 janvier, Maurice Desailly écrit qu'il a un commanditaire, que ce commanditaire dispose de 600.000 francs. Maintenant, des marchandises lui sont nécessaires.

Lettres enfantines ! Elles témoignent d'une simplicité émouvante ! Celui qui les écrivait n'entendait rien aux affaires, polytechnicien qui sait jongler avec les idées et les chiffres, mais qui serait incapable d'analyser un compte courant.

« Sont-elles de Desailly ? », questionnent les policiers. Ils ne sont plus tenus au secret. L'affaire vient maintenant devant le tribunal du public. Les parents, les amis de Desailly examinent l'écriture. Les lettres sont bien de la main du polytechnicien... La clef, des propos étranges, des lettres maintenant, un suicide vraisemblable, mais

nullement certain ! L'affaire, le mystère de Maurice Desailly, le secret du rail rebondissement, laissent entrevoir un drame plus complexe. Un crime ? Qui sait ?...



A partir de ce moment, 6 avril, un personnage inconnu, mais retors, va jouer dans l'énigme un rôle que, seule, peut être, notre enquête permettra d'éclaircir.

Presque dans le même temps, en effet, une agence de presse annonce qu'une jeune lycéenne a disparu. S'il faut l'en croire, cette lycéenne a été victime d'une bande de trafiquants liés à des gangsters genevois et qui l'auraient enlevée par la force.

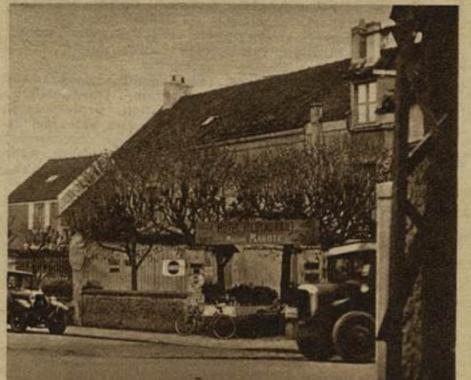
On a l'espoir que la Sûreté Générale consacra tous ses efforts à déceler le mystère de cette disparition, conclut l'informateur anonyme. Il ajoute :

— Cela permettrait de découvrir une véritable organisation et donnerait peut-être aux enquêteurs chargés de l'affaire Desailly de faire d'heureuses découvertes.

Le lendemain, un escroc connu, Roger Nidrecourt, onze fois condamné, malfaiteur recherché pour purger une peine de prison, complète les révélations imprévues.

On dirait qu'il soupçonne les préoccupations des policiers. Que recherchent-ils en effet ? Le mystère de la double vie de Maurice Desailly, si elle existe. Pour le bien connaître, il faudrait qu'ils eussent entre les mains le carnet où Desailly notait les adresses de ses camarades et, peut-être, des indications d'affaires. Or, ce carnet a disparu.

(Lire la suite page 6)



Le café Marote, à Mandres, où Desailly aurait pris son dernier repas.



Le commissaire Brancher et M^e Chantepie discutent en sortant de la Morgue.



Il fut procédé, sur la voie, à une reconstitution précise du drame.



M. Bordat, propriétaire du « Bouquet de Quincy », croit avoir reçu la victime.

RAIL

VIENT DE PARAITRE

M. Jean DUCLOS

LA RÉHABILITATION

Ouvrage précis et pratique
Documentation parfaite

Prix : 6 francs

Toutes Librairies et chez l'auteur
11, place de la République

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement par retour du courrier, celle de ses brochures qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 92.904 : Classes primaires complètes : Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 92.911 : Classes secondaires complètes : baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 92.917 : Carrières administratives.

Broch. 92.924 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 92.929 : Emplois réservés.

Broch. 92.935 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 92.939 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 92.944 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 92.951 : Anglais, espagnol, italien, allemand, russe, portugais, esperanto. — Tourisme.

Broch. 92.957 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 92.962 : Marine marchande.

Broch. 92.966 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 92.973 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 92.979 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 92.984 : Journalisme, secrétariats, Eloquence usuelle, Rédaction littéraire.

Broch. 92.990 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 92.997 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALUT, PARIS-17^e.

ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom, prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257 L, 1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ? CONSULTEZ

Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, 1 à 7 h. sauf samedi et dim.

CONCOURS 1935

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**

Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

Fr. 37.-
Fr. 18.-
Fr. 20.-
Fr. 25.-
Fr. 30.-
Fr. 35.-
Fr. 40.-
Fr. 45.-
Fr. 50.-
Fr. 55.-
Fr. 60.-
Fr. 65.-
Fr. 70.-
Fr. 75.-
Fr. 80.-
Fr. 85.-
Fr. 90.-
Fr. 95.-
Fr. 100.-

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements. Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

COMPLETEMENT GUERI A 70 ANS DE TERRIBLES MAUX D'ESTOMAC

C'est le cas authentique d'un vieillard qui nous écrit ce qui suit : « J'ai 70 ans, et, au début de l'année dernière, je souffrais cruellement d'une crise gastrique avec flatulence et ulcération de l'estomac. J'ai passé plus de six semaines dans des souffrances terribles jusqu'au moment où j'ai acheté un flacon de Poudre Maclean pour l'estomac. Elle me fit tant de bien que ce résultat m'engagea à persévérer et maintenant, après avoir employé 4 flacons, je puis affirmer que je crois avoir retrouvé une santé parfaitement normale. Grâce à votre poudre merveilleuse, je n'éprouve plus le moindre mal d'estomac. »

Que pensez-vous de la guérison complète de ce vieillard, affligé de souffrances terribles ? Pourquoi ne pas faire comme lui un essai immédiat de cette merveilleuse Poudre Maclean pour l'estomac ? Mais exigez la véritable marque portant la signature ALEX-C-MACLEAN.

CE TROUSSEAU PAR MOIS

95 F

PENDANT 13 MOIS, LE PREMIER VERSEMENT SEULEMENT 1 MOIS APRÈS LA LIVRAISON.

- 8 DRAPS 32x220 s. couture : 4 Toiles d'Armentières demi-blancs mi-fil ourlés jours, 4 Toiles d'Halluin demi-blancs ornés jours, broderie, motifs.
- 6 TAIES oreil. beau shirting avec jours volants.
- 12 SERVIETTES Toil. éponge quadrillé coul. 57x90.
- 12 SERVIETTES Toil. nids d'Abeilles frangées 60x90.
- 12 GANTS éponge couleurs.
- 6 ESSUIE-VERRES 60x80 mi-fil quadr. rouge.
- 6 ESSUIE-MAINS Rondelette mi-fil lit rouges 60x80.
- 6 SERVIETTES TABLE 65x65 Basque col. Or, Ciel, Rose, Rouge au choix.
- 1 NAPPE assortie 160x160.
- 12 MOUCHOIRS Dame batiste fant. ourlés jours.
- 12 MOUCHOIRS métr. bl. p. Hommes
- 10 METRES Batiste apprêt soie pr. lingerie blanche ou couleurs au choix.
- 5 METRES Crêpe de Chine lavable lingerie col. au choix.
- 1 COUVRE-LIT américain 230x240 satin-soie infroissable int. pure laine col. au choix.

NOTRE PRIME

SPLENDIDE SERVICE DE VERRES

1/2 Cristal Bohème teinté bleu 50 pièces : 12 verres eau, 12 verres Bordeaux, 12 verres Madère, 12 coupes Champagne, 1 Broc, 1 Carafe.

Tout envoi ne convenant pas est repris dans les 4 jours qui suivent la livraison. Expédition franco domicile dans toute la France. Envoyer les commandes avec nom, prénoms, profession et adresse très lisibles, à notre bureau de Paris :

LE TROUSSEAU RECORD

3 RUE DE BUCAREST, PARIS 8^e

FEMMES, CE QU'IL FAUT SAVOIR !

Un ouvrage moderne, que toute femme se doit de connaître, vous sera envoyé discrètement et de suite contre bon poste de 15 fr. ou timbres à M. RENEY, P. P., 22, rue Saint-Augustin, Paris-2^e.

MARIAGES RICHES ET POUR TOUTES SITUATIONS

Mme D'ARVILLE 22, Rue de Pétrograd Paris (de 2 à 7 h.)

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troublées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE

14, rue de Turin, 14, Paris. « M^o Liège ou Europe ».

POUR TOUS

Contre les pilleurs de l'épargne

Les journaux ont relaté, le 31 mars, l'arrestation par M. Dorrer, commissaire aux délégations judiciaires, sur mandat de M. Trouillard, juge d'instruction, d'un agent d'affaires, Michel Bommer, demeurant à Paris, 8, boulevard Magenta.

Nous citons textuellement les lignes publiées à ce sujet par l'Œuvre :

« Titulaire de trois condamnations, Bommer escroquait des malheureux désireux d'obtenir une gréance quelconque. Il avait fondé trois



M. Bruzin, qui dirige la section financière du Parquet de la Seine.

cabinets à cet effet et successivement : le cabinet Mory, 32, boulevard Sébastopol, l'étude Magenta et le cabinet Barrot, 21, rue Auber. « Il consentait également des prêts et se faisait remettre au préalable une provision de cinq cents francs. « Lorsqu'il fut appréhendé, 21, rue Auber, il déclara : « — Je n'ai rien à me reprocher et, si j'avais prévu ce qui arrive, je me serais jeté du haut de la colonne de la Bastille. » En fait, Michel Bommer fut envoyé à la Santé : cette fin — provisoire — est moins

grandiose que celle qu'il eût souhaitée. Mais nous pensons, nous, aux victimes, à tous les malheureux qui, escroqués par de nombreux agents d'affaires malhonnêtes — plaie des grandes villes et spécialement de la capitale — n'ont souvent d'autres ressources, pour se tirer d'embarras, que d'en finir avec la vie, silencieusement.

Notre campagne contre ces pilleurs de l'épargne, camouflés en bienfaiteurs (car ils font croire à ceux qu'ils attirent par des annonces mensongères qu'ils leur procureront une place), doit s'accroître.

Nous voulons aujourd'hui préciser les moyens pratiques qui nous sembleraient efficaces. Nous nous adressons aux procureurs de la République et — pour citer le cas de Paris — à la section financière du Parquet de la Seine.

Cet organisme, qui a été l'objet de soins tout particuliers, est dirigé par un magistrat éminent, M. Bruzin, dont la science juridique est aussi réelle que l'esprit d'équité.

« Organisme préventif » a-t-on souvent dit de la section financière, elle est faite autant pour empêcher le délit que pour le réprimer.

La lutte préventive est relativement facile. Il suffirait à la section financière de prendre — au hasard — dans le lot des annonces, certains de ces pourvoyeurs prétendus de situations, contre versement d'un « dépôt de garantie », de les convoquer au Palais, de leur demander quelques renseignements précis avec examen de la comptabilité sur l'emploi des sommes qu'ils ont reçues.

Des sondages ainsi pratiqués permettraient d'arriver très rapidement à assainir la place, à la débarrasser de tous les repris de justice dont les cabinets poussent, par ces temps de crise et de misère, comme champignons véné-

La mise en page de ce numéro est de Pierre LAGARRIGUE.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus. En aucun cas, l'Administration ne peut être tenue pour responsable de leur perte.

Réunion de famille

Devant la Chambre des mises en accusation, l'autre mardi, sur le coup de deux heures de l'après-midi, une partie du Tout-Paris mondain était rassemblée : M. Garat, député de Bayonne; saluait Albert Dubarry qui s'inclinait devant Arlette Stavisky; Darius riait de toutes ses dents — éblouissantes — ; Guilboud-Ribaud parlait dans un coin avec ses défenseurs.

La Cour avait à examiner, avant les vacances de Pâques, la situation des inculpés de l'affaire Stavisky. Elle siégea, sans désemparer, jusqu'à huit heures du soir.

Dans l'antichambre, tandis qu'à tour de rôle chacun des prévenus était amené devant la Cour, c'était un piailllement étourdissant.

Seul, blotti à l'extrémité d'un banc, M. Defradas, ancien administrateur d'une maison de produits alimentaires, qui est accusé d'avoir jonglé avec les millions... des autres, faisait figure d'étranger dans cette réunion... de famille.

La façade

Comme il est significatif, ce procès des administrateurs de la Compagnie Foncière d'Entreprises, qui se plaide actuellement devant la 1^{re} Chambre de la Cour de Paris.

La Foncière de la place Saint-Georges (ne pas confondre avec l'autre) avait été créée par Stavisky. Magnifique façade, derrière laquelle il projetait une escroquerie de deux cents millions ; il ne réussit à placer qu'une dizaine de millions d'obligations.

Pour décorer cette façade, il fallait des personnages considérables : il prit un ancien préfet de police, M. Hudelo, un général, le trop fameux Bardi de Fourtout, un inspecteur général honoraire des Finances et un ministre



La Foncière avait son siège Place St-Georges.



Lydia Stahl (à gauche) au cours du procès.



A Bermuda les shorts trop courts sont défendus

plénipotentiaire d'une république de l'Amérique centrale !...

Evidemment, toutes ces « huiles » ne connaissent pas l'identité véritable d'Alexandre. Mais, avec une légèreté coupable, « elles » ont accepté de travailler à ses côtés.

Et de cela « elles » doivent répondre devant la justice.

La fin du huis-clos

Le procès des espions est terminé.

Neuf audiences devant la 13^{me} Chambre du tribunal correctionnel de la Seine.

Les époux Gordon-Switz bénéficient, comme on s'y attendait, de l'excuse immorale de délation : ils sont exemptés de peines.

Lydia Stahl a eu le maximum : cinq ans de prison. Par un sourire qu'on peut bien qualifier « d'énigmatique », elle accueillait la sentence. Plus émuës furent Marie Mermet et Chana Salman, pourvues chacune de trois années d'emprisonnement ; elles ne se sépareront pas de leurs bébés qui grandiront à l'ombre des murs de Fresnes.

Quand le président Reval prononça contre le colonel Dumoulin la peine de cinq ans, un cri déchirant fut poussé par une femme qui, au fond de la salle, s'évanouit.

Contravention

Ce n'est pas toujours pour excès de vitesse que les policiers de Bermuda dressent procès-verbal aux gracieuses cyclistes qui évoluent dans cette ville. L'une de ces sportives fut récemment interpellée parce que ses shorts n'atteignaient pas la longueur réglementaire qui vient d'être prescrite par les autorités puritaines de cette plage à la mode !

COMÉDIES HUMAINES

RAPHAËLLA, LA "VOYANTE"

POUVRE Mme Hillereau ! Elle ne se consolait pas de la mort du bon, de l'excellent Hillereau. Ce modèle des époux, après une laborieuse existence consacrée à l'inspection des chemins de fer, avait pris sa retraite dans sa bonne ville de la Roche-sur-Yon. Il aurait pu vivre longtemps encore, entouré de l'estime de ses concitoyens, mais un arrêt du destin l'avait brutalement arraché à la douce et calme cité vendéenne, que l'Empereur édifica sur les ruines d'un bourg et éleva à la dignité préfectorale. Depuis ce jour, sa veuve ne cessait de pleurer. En traversant la place Napoléon, elle évoquait le temps heureux où ils cheminaient ensemble, respectueusement salués par tout ce que la ville comptait de contribuables exemplaires, et même par des notables. Très digne, conscient de la force sociale qu'il représentait, Hillereau s'arrêtait devant la statue équestre du vainqueur d'Iéna, qu'il considérait un instant. Puis, il ne manquait point de dire, avec cette solennité d'accent qui ne le quittait jamais :

— Ce fut un grand génie néfaste à l'humanité, mais un grand génie tout de même.

Car Hillereau avait le goût des idées générales.

Comment se pouvait-il qu'une telle intelligence se fût à jamais éteinte ? Comment était-il possible que Mme Hillereau fût pour toujours privée d'une conversation où

rayonnaient à pleins feux les phares du bon sens, cette force des retraités ? Elle accusait le ciel !

Dans le même temps, au pied de la colline, sur les bords de l'Yon, vivait une Andalouse au teint bruni, nommée Raphaëlla. La Sévillane à l'œil noir passait pour connaître dans ses plus secrètes régions l'art difficile de la cabale. Elle vous appelait un mort, ni plus ni moins qu'un abonné du téléphone et l'entretenait avec autant d'aisance et de volubilité qu'un Marseillais à la terrasse d'un café. Pour tout dire, c'était une voyante cent pour cent parlant. Mme Hillereau l'alla trouver.

Comme la veuve éplorée franchissait le seuil de l'Espagnole, celle-ci l'accueillit dans son dialecte sauvage d'une phrase qui devait sans doute signifier : « Venez à moi, vous qui souffrez ! » Du moins, la veuve Hillereau le supposa-t-elle, car Raphaëlla ne parlait pas un mot de français, et c'est à peine si elle l'entendait.

— O bonne sorcière, âme chérie des esprits qui consentent à communiquer avec elle ! s'écria la visiteuse, appelez sans tarder mon époux bien-aimé, mettez-moi en rapport avec lui, faites-moi entendre encore ces propos, riches en vérités éternelles, où la sagesse du monde semblait se concentrer !

Et c'est ici que le miracle se produisit. Incapable, à l'état de veille, de prononcer correctement une phrase de français, Raphaëlla endormie s'exprimait, dans notre langue, de la façon la plus naturelle, sans heurt ni défaillance. A n'en pas douter, Hillereau lui dictait ses paroles...

Alors ce furent, pendant de longues semaines, des bavardages à n'en plus finir entre la veuve et son défunt. Elle le consultait sur les moindres choses. Pleuvrait-il le lendemain et devait-elle prendre son parapluie pour sortir ? Achèterait-elle une tête de cochon pour le déjeuner qu'elle souhaitait offrir à sa voisine, « Mame » Paimbœuf ? Était-ce le moment de vendre les titres dont feu Hillereau, en décédant, avait laissé son armoire emplie ? Retirerait-elle

de la banque, car des bruits couraient, les quatre-vingts mille francs qu'elle y gardait en réserve ?...

A cette question, le mort dressa l'oreille.

— Malheureuse ! s'écria-t-il, ne laisse pas cet argent à la banque, ou il est perdu ! Apporte-le ici sans retard ! J'y veillerai nuit et jour, car je suis délivré du sommeil des humains, et j'ai tous les loisirs d'un retraité éternel.

Ainsi parla l'esprit d'Hillereau par la voix de Raphaëlla, et Mme Hillereau s'exécuta. L'Espagnole qui tenait à faire les choses régulièrement, même avec les morts, signa un reçu du dépôt, qui fut placé sous la protection vigilante de feu son possesseur. Et Mme Hillereau, satisfaite de son astuce, put attendre, en riant des benêts qui ne possédaient point ses sûres informations, le krach de la banque.

Cependant, Hillereau commençait à s'inquiéter de la santé de sa femme.

— Tu n'as pas bonne mine, lui disait-il, tu devrais aller passer huit jours chez nos amis d'Aizenay.

Elle résistait, ne voulant point interrompre leurs effusions quotidiennes.

— On a bien plus de joie à se revoir après une séparation, insistait-il. Allons, va, ma bonne. Et surtout n'emporte point tes valeurs. Laisse-les à la maison. Les voyages ne sont pas sûrs.

En revenant d'Aizenay, huit jours plus tard, Mme Hillereau ne retrouva point ses titres. Elle courut chez Raphaëlla. Mais l'Espagnole avait dû quitter les rives de l'Yon pour celles du Guadalquivir, car sa maison était vide comme la sacoche qui renfermait ses titres.

Elle alla conter sa mésaventure au commissaire. Un dernier coup l'attendait. Raphaëlla s'appelait Marie Elfrich, était née dans le Lot-et-Garonne, et appartenait à une bande de malfaiteurs qui ravageaient la contrée.

Alors, n'ayant plus d'autre moyen de communiquer avec son époux qu'en le rejoignant au séjour des esprits muets, la veuve Hillereau rendit sa pauvre âme crédule.

François MORDANT.

La brune Raphaëlla communique surtout avec les économistes de la trop crédule et naïve M^{me} Hillereau.



PARTOUT

VOILA CENT ANS Vengeance filiale

Le crime de Violette Nozières, qui fit tant de bruit, n'était cependant pas comparable, en horreur et en perversité à celui commis, en avril 1835, par une jeune Savoyarde.

Donc, en Savoie, dans un petit village des environs de Moutiers, une veuve avait noué des relations intimes avec un fonctionnaire italien : sa fille, Gertrude, dont elle ne soupçonnait pas la précoce sensibilité, ne tarda pas à deviner ce qui se passait entre sa mère et l'étranger. L'enfant se sentit cruellement atteinte par l'injure faite à la mémoire de son père.

Longtemps, la jeune fille, âgée de treize ans, se replia sur elle-même. Mais un jour vint où la colère amassée au fond de son cœur l'emporta. Sa mère accueillit ses remontrances avec un éclat de rire et l'invita, sans l'écouter davantage, à s'occuper des choses de son âge. C'est alors que la petite Gertrude conçut le monstrueux dessein de laver dans le sang de la mère et dans celui de l'Italien ce qu'elle considérait comme une profanation à la mémoire de son père.

D'abord, dans une cave inutilisée, elle creusa une tombe. Ce fut là, pour ses petites mains, un long et pénible travail. Lorsque le trou fut prêt, profitant d'une nuit où sa mère dormait seule, elle s'arma d'une hache et s'approcha du lit où reposait celle qu'elle avait si longtemps aimée et respectée. A ce moment, ses nerfs se détendirent ; elle se laissa tomber à genoux et pleura. La mère, réveillée en sursaut, l'apostropha. Gertrude essaya ses yeux et, cachant sans peine son arme dans l'obscurité, renouvela ses supplications et ses reproches. La veuve, impatiente, se dressa sur son séant pour la gifler, mais, au même instant, toute sa rage lui étant revenue, sa fille éleva la hache et fendit en deux, comme une noix, la tête de la malheureuse. Puis, avec un infernal courage, Gertrude traîna par les pieds le cadavre, jusqu'à la fosse qu'elle avait creusée, et elle l'enterra.

Elle passa le reste de la nuit à laver à grande eau les traces de son forfait. Le

matin, le fonctionnaire italien rentra de voyage. Il s'inquiéta de l'absence de sa maîtresse. Gertrude répondit que celle-ci était allée à la foire de Moutiers et qu'elle ne rentrerait pas avant la nuit. L'Italien partit en disant qu'il reviendrait coucher, le soir même, comme d'habitude.

Ce soir-là, au lieu de s'enfermer dans sa chambre, la jeune parricide alla s'allonger, en chemise, dans le lit où, la veille, elle avait tué sa mère. Elle s'était munie d'un long couteau de cuisine. Comme il en avait l'habitude, l'Italien rentra fort tard. Il se dévêtit sans allumer la chandelle et sans bruit, pour ne pas réveiller son amante. Il ne pouvait se douter qu'un petit démon sanguinaire le guettait dans l'ombre de l'alcôve et allait



Appuyée au chevet ensanglanté, Gertrude attendit qu'on vint l'arrêter.

lui plonger un couteau dans le cœur lorsqu'il allait entrer dans le lit.

L'homme tomba raide mort, en effet. Sa double vengeance accomplie, Gertrude appela à l'aide. Prostrée, appuyée au chevet ensanglanté, elle attendit froidement que le bourgmestre et le garde champêtre vissent constater ses crimes et l'arrêter. Elle partit vers la prison, en chemise, les poings liés par une corde, sous les cris de mort des voisins.

Le bourreau de Lucerne, qui, en 1910, rappelait ce drame hallucinant, assurait que son père avait assisté à l'exécution de la jeune parricide.

Une arrestation « soignée »

La Roumanie possède, elle aussi, ses gangsters dont le plus célèbre est, sans doute, ce George Coroui, dont la carrière vient de se terminer d'une façon des plus originale.

Coroui était las de courir les grand-routes, et son métier était devenu moins lucratif, à la suite de la crise. Il décida donc d'en finir, mais dicta ses conditions à la police. Il exigea tout d'abord que celle-ci retirât ses troupes armées jusqu'aux dents, qui assiégeaient le repaire du bandit ; ensuite, il convoqua son avocat, afin que sa reddition eût lieu en sa présence ; enfin, il invita le procureur général en personne à venir l'arrêter...

Ses conditions furent remplies à la lettre, et tout se passa de la manière la plus courtoise. Ce fut, en effet, plutôt une cérémonie officielle qu'une arrestation, et Coroui, qui n'avait rien négligé, avait également prévenu la presse, la T. S. F. et le cinéma ; il parla longuement devant le micro, contant ses innombrables aventures, tandis que des opérateurs le filmaient et enregistraient son discours pour les actualités parlantes.

Le crime d'un forcené

Le marchand de couleur Thomas Mc Farland avait rendu visite à sa belle-mère, Mrs Kelly, qui habitait avec sa nièce, Florence Mc Vey, un modeste appartement dans les faubourgs de New-York. Au cours du dîner, Mc Farland, qui avait pris un verre de trop, entama une vive discussion... et soudain, se précipitant sur Mrs Kelly, il l'assomma, lui brisa la poitrine à coups de pied, et la pendit au plafond à l'aide du cordon du téléphone. Ce fut ensuite le tour de la jeune fille, qu'il étrangla de ses mains, puis prit la fuite, sans que les voisins se fussent



Le gangster Coroui parla devant le micro.



L'intelligent "Brownie" fit découvrir les cadavres



On ne peut mystifier les pompiers à New-York.

aperçu de ce drame affreux... Ce ne fut que quelques heures plus tard que « Brownie », le petit chien de Mrs Kelly, donna l'alarme. Ses aboiements et ses hurlements ameutèrent les habitants du quartier et la police qui, se laissant guider par l'intelligente petite bête, eurent vite fait de découvrir les deux cadavres.

Le meurtrier avoua son crime et se laissa arrêter sans offrir de résistance. Quant à « Brownie », sa fidélité est inlassable et, après avoir accompagné le cerceuil de sa maîtresse, il tenta par deux fois de pénétrer dans l'église au cours des obsèques.

Mystificateurs... mystifiés !

Une ingénieuse invention, qui vient d'être mise en pratique à New-York, empêche les fumistes de déranger les pompiers sans motifs plausibles. Il s'agit d'un dispositif spécial dont sont munis les avertisseurs, sorte de bracelet, fort encombrant, qui reste fixé au poignet de celui qui a appelé les pompiers et qui le rend facilement reconnaissable parmi la foule des passants. Gare aux mystificateurs !...

Vengeance manquée

Nous avons, dans notre numéro du 11 avril 1935, sous le titre « La Vengeance manquée », indiqué que plusieurs personnes de Grenoble, dont Léon Giroud, avaient été inculpées pour coups et blessures après l'enquête de la police grenobloise sur un drame qui s'était déroulé au « Café du Stade ».

M. Léon Giroud nous fait savoir et nous prie de dire que, s'il a été mêlé indirectement à cette affaire, il n'est pas « un homme du milieu ». Nous lui en donnons volontiers acte.

" Détective " commencera prochainement la publication de

APRÈS LE BAGNE

(Souvenirs de
« La Nouvelle »)

par

ALAIN LAUBREAU

LE SECRET DU RAIL



Dans quel but Roger Nidrecourt (à gauche) inventa-t-il ses accusations rocambolesques ?



Mais ne convient-il pas de tout vérifier dans une affaire énigmatique où tant de circonstances troublantes s'accroissent ? Il leur faut démonter la machination.

La machination, elle est simple. Nidrecourt a connu, en prison, un certain Batignot, blessé de guerre, mais malfaiteur morphinomane. Ce Batignot a été recommandé à la bienfaisance d'une bourgeoise qui se pare d'un titre de noblesse. Voilà les deux compères qui examinent le profit que, d'une pareille recommandation, ils peuvent tirer. Nidrecourt devant sortir le premier de prison, c'est lui qui agira. Il écrit aux bienfaitrices ; il insiste, bien qu'il n'en obtienne pas de réponse ; peut-être les menace-t-il ; en tout cas, il surprend leur confiance. La « marraine » de Batignot et sa fille s'occuperont de lui. La jeune fille a dix-sept ans, mais elle a le goût d'arracher au péril ceux que l'aventure a perdus. Amazone moderne, que nulle audace n'épouvante, point du tout préoccupée du qu'en dira-t-on, n'attachant d'importance qu'aux résultats d'un apostolat où il convient de voir seulement une manifestation de sa générosité, elle voit Nidrecourt dans des cabarets du Quartier-Latin ; elle lui remet des subsides. Même, elle fait à son bénéfice des collectes parmi ses amis.

Nidrecourt, bien lesté maintenant, continue à vivre sa vie ; il commet des escroqueries, il fait de faux chèques. A chaque fois, il vient chez ses bienfaitrices chercher du secours. Il lui faut fuir, affirme-t-il. Les pays où il veut partir sont, comme par hasard, les capitales de la drogue en France : Marseille, Bordeaux, ville d'où, toujours, il revient pour quémander de ses protectrices un nouvel appui. Elles se lassent, enfin. Alors, Nidrecourt change d'attitude.

Il écrivait, le 7 avril, à sa fée bienfaisante que, seule, elle est « capable de lui éviter le bagne ». Il se mettait à sa merci, lui donnant rendez-vous sur un pont, car il ne supposait pas qu'elle acceptât de le dénoncer. A la mi-avril, il l'accuse. Il la transforme en

une messagère qui lui a demandé à prix d'or de transporter le cadavre de Maurice Desailly sur le rail de Quincy...



Mensonges que tout cela ! Mais la vérité, parfois, ne naît-elle pas d'un mensonge ?

Il faut savoir maintenant si Maurice Desailly n'était pas opiomane.

De nouveau, on se penche sur la vie de Maurice Desailly. On analyse, heure par heure, l'emploi du temps de ses journées.

La vérité se fait jour, enfin. L'analyse médicale démontre que jamais Maurice Desailly ne céda aux attraits de l'opium.

Pendant ce temps, l'enquête a piétiné.

On s'est préoccupé de Nidrecourt, de ses bienfaitrices, de la maîtresse de Nidrecourt, Alice, qui est emprisonnée à la Petite-Roquette. Mais on n'a pas encore expliqué la mort de Maurice Desailly.

L'X... mystérieux qui, dès le début de l'affaire, a embrouillé les pistes, peut être satisfait. Croit-il donc qu'on ait perdu de vue l'énigme que pose la découverte, dans les vêtements du polytechnicien, d'une clef ; qu'on ait perdu de vue l'importance des lettres d'affaires, lettres naïves que le polytechnicien a écrites ; qu'on ait perdu de vue le rôle que, dans cette troublante affaire, il a pu jouer ?...

Le commissaire Brancher veille. Qui donc a pu troubler une aussi pénible enquête sans avoir un intérêt puissant ? Un document donnerait peut-être des lumières sur ce personnage inquiétant : le carnet d'adresse du polytechnicien. Mais ce document, peut-être insignifiant, peut-être précieux, a disparu. Pas pour tout le monde. Mais il est des détails qu'il faut taire encore.

Sans doute va-t-on fouiller davantage la vie privée de l'infortuné Maurice Desailly. On veut savoir pourquoi, depuis plusieurs mois, il abandonnait un peu ses relations, leur écrivant qu'il était retenu par sa famille, qu'il s'était passé, dans sa vie, un fait qu'il lui était impossible de prévoir. On veut savoir pourquoi il s'isolait, comme enfermé dans un étrange désespoir. On veut savoir quelle est l'étrange maison de la rue Gay-Lussac où, le soir du dimanche 30 décembre, il s'en allait coucher. On veut savoir de quelles sommes il disposait, et quelles ressources il escompta.

On veut savoir, enfin, quelles furent les craintes qui bouleversèrent son esprit. On veut savoir de quel crime moral il fut la victime, quand il décida de se coucher sur le rail...

La police mobile n'a négligé aucune hypo-

thèse. On a cherché si Maurice Desailly s'était rendu seul à Brunoy, s'il s'y était rendu avec des amis. On a examiné sa vie sentimentale. On a évalué l'importance de ses amitiés juvéniles. Malheureuse victime !...

Ce qu'on sait, quelles qu'eussent été les déceptions qu'il a éprouvées dans ses affections familiales, dans ses amitiés, c'est qu'il n'inclinait pas de lui-même aux affaires.

Quelqu'un l'a poussé. Qui ? Le même personnage qui lui dicta des lettres d'affaires malhabiles, le même qui l'enferma dans un cercle d'inquiétude d'où il ne lui parut possible de sortir que par l'évasion du suicide ?...

Un personnage qui sait le secret de Maurice Desailly.

Le secret d'un adolescent timide qui accordait trop d'importance à l'amitié.

Maurice Desailly croyait avec une passion candide à l'amitié. Il se préoccupait de ne pas reparaitre en pauvre dans un milieu qui n'était pas le sien, qui était au-dessus de sa condition. On l'a séparé de ses intimes. On l'a poussé à des soucis d'affaires pour lesquels il n'avait aucun goût naturel, dans lesquels il a perdu pied, et dont il n'a cru pouvoir se délivrer que par la mort...

DÉTECTIVE.

Lire, la semaine prochaine, LA SUITE DE NOS RÉVÉLATIONS

Les envoyés spéciaux de *Détective*, rédacteurs et photographes, participent, depuis le début de l'enquête, aux recherches de la petite Nicole Maressot, enlevée, la semaine dernière, à Chaumont.

Dans notre prochain numéro, lire :

LE RAPT

sensationnel reportage sur cette dramatique affaire qui réédite, sur notre sol, les abominables exploits des kidnappeurs américains et rappelle la fin tragique du baby Lindbergh.

(Suite des pages 2 et 3)

Pour pouvoir retrouver ce carnet, les policiers se proposent d'interroger les parents de Desailly, ses amis. Ils ont établi leur plan d'enquête. L'X énigmatique de l'affaire Desailly bouleverse ce plan. Voici ce que les policiers reçoivent, au moment où ils s'y attendent le moins : un carnet d'adresses qui aurait appartenu au polytechnicien. Ce carnet est, bien entendu, un faux. Mais on perd trois jours à en vérifier les adresses.

Le carnet n'est rien. Nidrecourt va nous mener de surprises en surprises, avec un art des coups de théâtre que lui envieraient les auteurs des romans policiers les plus célèbres. Il a inventé un carnet ; il inventera une intrigue. Maurice Desailly n'est pas mort à Brunoy, au kilomètre 24,091. L'accident, le suicide ne sont qu'une trompeuse apparence. Le polytechnicien a succombé à Paris, dans une chambre de la rue de l'Université transformée depuis toujours, et particulièrement le dimanche 24 mars, en une fumerie d'opium. Car, précise Nidrecourt, dénonciateur inattendu, Maurice Desailly fumait l'opium. Il fumait en compagnie de la lycéenne dont l'agence « Custos » annonçait la disparition...

Nidrecourt donne des noms. Il cite les témoins du drame, il en explique le déroulement. « Lorsque leur camarade eut succombé, dit-il, la lycéenne et un de ses amis s'adressèrent à un homme entreprenant, à lui-même, gangster de profession, lui demandant de les sauver du scandale. Le voici qui se procure une automobile ; il y charge le cadavre de Maurice Desailly. L'auto quitte Paris à la nuit ; elle franchit les barrières ; elle stoppe un peu après Combs-la-Ville. Sur la voie du chemin de fer ! Maintenant, les étudiants opiomanes n'ont pas à redouter que la justice les inquiète au sujet de la mort de leur malheureux ami. Le rapide de Marseille va passer, défigurant le malheureux Maurice ; et, si on le reconnaît, on croira qu'il a péri par accident ou par suicide ».

La fable ne convainc pas les policiers.



Un étudiant, Pierre Lucien (ci-dessus, à gauche), Mme et Mlle de Vendelbourg (ci-dessus) furent odieusement mis en cause.

Le commissaire Brancher (ci-contre, à gauche) et le commissaire Platet examinent le faux carnet attribué à Maurice Desailly.



M. Varnier (à droite), directeur de « La Publicité pour Tous » et cousin de la victime, fournit à un enquêteur des explications sur le drame.

On vend aussi son corps à la Faculté; un contrat d'abandon, et l'on touche 90 ou 100 francs.

Les épousées pour une heure ne poursuivent qu'un but; se procurer un état-civil français.



REPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ
Préfecture des Départements
EXTRAIT des Registres
de la Mairie
Année

CORPS À VENDRE

Benoit n'est beaucoup étonné, l'autre jour, de l'histoire des mariages blancs de Bicêtre.

Histoire comique. En voici le personnage principal : Benoit, ancien veilleur de nuit, qui, par misère, est devenu clochard, puis hospitalisé à l'asile de Bicêtre. Il va, comme chaque jour, faire sa promenade aux portes; il va acheter de quoi boire en faisant de petites besognes.

Un passant le regarda aller et venir dans son uniforme bleu.

— Eh bien ! brave homme...
— Il palpe du doigt l'uniforme.
— On doit avoir chaud, avec ça. C'est du bon, hein !
— C'est du bon, sourit Benoit.

La misère rend malicieux les professionnels de la pauvreté. Que veut donc l'étranger ? Car c'est un étranger. Son apparence en témoigne, sa voix le trahit.

— On va boire ? Oh ça ?...

d'avance. Si ça ne te plaît pas, indique-moi le filon...

Pas si bête ! Le lendemain, Benoit est au rendez-vous. Même, il peut voir sa fiancée et il la trouve jolie... Peut-être même espère-t-il lui plaire, comme d'autres clochards ont plu à des aventurières. Ne le raconte-t-on pas, du moins, aux veillées de l'asile ?... On lui apporte ce qui suffit à un pauvre pour ne manquer de rien, quelques pièces blanches et des vivres. Enfin l'étranger vient lui dire que les formalités des épousailles sont prêtes, que le mariage aura lieu samedi. On a requis deux témoins professionnels à la porte de la mairie. Il s'y rend. Une poignée de main du maire. On va déjeuner près de la mairie. Benoit reçoit son viatique. Une Allemande est devenue Française. Benoit va payer à boire aux copains de l'asile...

Et quand la Préfecture de police découvre le pot-aux-roses, elle découvre en même temps que, chaque semaine, des étrangères se ma-

Quel clochard refuserait une boisson qui anime et réchauffe ? Et puis, il y a, tout près de l'hospice, des cabarets de pauvres où les consommations sont bon marché et où on est toujours tranquille.

— Voilà, dit l'inconnu. Ne connaîtriez-vous pas quelqu'un qui pourrait me rendre un petit service : un honnête homme. J'ai une amie qui voudrait se marier, mais pas se marier comme tout le monde. Elle voudrait un mari qui ne soit pas un vrai mari, qui lui donne son nom et la laisse tranquille après. C'est une gentille femme, mon amie...

Benoit écoute. Il pense à une occupation qui lui rapporterait plus en un seul jour que les besognes qu'il fait depuis des mois ne lui ont jamais rapporté.

— Drôle d'idée.

— On paierait. Il faut trouver un veuf ou un célibataire, un homme qui n'avait pas de condamnations, qui ne soit pas capable de se compromettre dans d'inquiétantes affaires. Un bon vieux, quoi, un vieux comme vous...

— Combien que ça vaudrait cela ? dit Benoit.

On discute. Pour rendre la conversation plus attachante, l'étranger sort une pièce de dix francs de son gousset, la tend à Benoit. On sait mal ce que représentent pour un pauvre qui n'a rien, dix francs.

— Je n'ai pas de condamnations, murmure Benoit.

Il se laisse aller à raconter sa vie. Que d'ennuis ! Beaucoup plus de travail que de pain. Et la maladie ! Et la vieillesse ! Ça ne paie guère, l'honnêteté... L'étranger réplique par une autre histoire, l'histoire de son amie. Elle, elle est étrangère et elle aime la France. Peut-être même aime-t-elle quelqu'un en France, quelqu'un qu'elle ne peut pas épouser. Elle a tant d'ennuis, aussi. On renouvelle si difficilement aujourd'hui les cartes d'identité. Il y a, à la Préfecture de police, des fonctionnaires qui ne sont pas commodes : M. Poggi, M. Oudard; de ces gens qui ne se laissent même pas fléchir par les supplications d'une femme jolie. Si on leur apporte un livret de mariage, c'est autre chose; mais encore faut-il trouver un mari. Et, un mari qui ne réclame pas ses droits d'époux, ce n'est pas facile à trouver...

— Je veux bien, moi, car je suis veuf, dit Benoit, à qui l'on tend un autre verre. Seulement, il ne faut pas m'entraîner dans une vilaine histoire...

L'étranger le rassure. Il n'y a pas de vilaine histoire là-dessous. On se chargera de faire venir son casier judiciaire, ses papiers. Il recevra un secours jusqu'à la date du mariage; on lui fera cadeau d'un vêtement pour aller à la mairie; on lui offrira un bon déjeuner après la cérémonie. Et qu'est-ce qu'il dirait de quelques beaux billets de cent francs ?...

Ils se quittent. On se donne rendez-vous pour le lendemain. Benoit rentre à l'asile. Il hésite encore.

Et voici que, dans cette première section de la première division où cent déçus fraternisent, des cris montent lorsque Benoit interroge sur ce qu'il doit faire :

— Marche donc, idiot. A ta place !... Seulement, un nom, ça vaut cher. Fais-toi payer

rien dans les mêmes conditions et que les mariés blancs sont nombreux dans les asiles...

Je connais quelqu'un qui a beaucoup ri de cette découverte. C'est Delville, Doyen des asiles de nuit de Paris, Delville, l'homme qui peut en remonter au docteur Locard sur les médecins, les prêtres, les officiers, sur les magistrats, les notaires et les commissaires de police déçus qui se rencontrent dans les bas-fonds de Paris. Delville, courtier en mariage de clochards.

M. Dormoy, ancien député, me le fit connaître quand il dirigeait l'asile de nuit de la rue du Château-des-Rentiers, et c'est là qu'il me fut possible de le voir l'autre jour.

— Que d'histoires pour quelques mariages blancs ! me dit-il.

Du café où nous nous trouvions, il nous était possible de voir les pauvres, pelotonnés dans leur fatigue et qui, dès quatre heures, attendent à la porte de l'asile leur tour d'avoir un lit; groupes attristants où maintenant les chômeurs cherchent, hélas ! à prendre la place des clochards...

— J'ai bien facilité plus de cent mariages, murmurait Delville. Il clignait de l'œil malicieusement. Et, ajoutait-il, j'en sais même qui ont bien réussi.

Il me rappelait un mariage dont, au temps où j'explorais les bas-fonds de Paris, j'ai pu suivre les péripéties.

Une Espagnole cherchait un mari dans l'asile de la rue du Château-des-Rentiers. Sur trois cents « raspuilles », logés pour trois nuits, il y eut cent quarante candidats. Un certain Bernard fut choisi. C'était un des rares clochards qui n'eussent pas été condamnés pour vagabondage.

Je revoyais la scène : la femme, jeune encore quoique un peu lourde, examinant cent quarante visages, cent quarante corps dégoûtants, pour y distinguer l'homme qui lui donnerait son nom.

Elle tenait à ne pas être tout à fait écœurée pendant la courte demi-heure qu'elle passerait avec lui. Elle voulait qu'il soit présentable, ne fût-ce que pour s'épargner une obsession.

— Il y a mille francs à gagner, se disaient entre eux les clochards.

Ils se fussent vendus pour beaucoup moins cher. Delville, commis au bureau de l'asile, faisait les présentations : c'est là qu'il prit goût au métier. Il était entendu que le gagnant de l'épreuve lui céderait cent francs sur sa prime... La cérémonie eut lieu. Bernard, comme Benoit, se trouva marié.

— Mais, ajouta Delville que je n'avais pas revu depuis, il a eu les mille francs et la femme !...

Il m'explique que l'Espagnole a pris goût à son clochard, qu'ils sont restés ensemble un peu plus longtemps que cela n'était prévu au programme après le mariage à la mairie, que même ils se sont vraiment épousés. Je n'aurais pas cru Delville, si Dormoy ne m'avait confirmé ce conte de fées.

— Ce Bernard est devenu un des grands couturiers des Champs-Élysées. Il est vrai qu'il n'avait pas quarante ans...

— Mais qui donc, sinon des folles, peuvent

épouser des hères qui souvent n'ont de l'homme qu'une terrible apparence ?

— Des Allemandes, vous le savez; des étrangères qui, par nécessité d'affaires, veulent être naturalisées rapidement. Et puis des Françaises aussi...

— Des Françaises ?

— Des prostituées qui veulent se faire rayer des registres de la Préfecture, des femmes entretenues qui veulent avoir un paravent commode, des prostituées mineures qui se donnent ainsi le droit d'émigrer facilement en Egypte et en Argentine, et toutes les filles que le Milieu envoie à Londres dans le Soho. Les prostituées mariées sont les seules que tolère l'Angleterre. Un mari clochard à Paris ce n'est pas bien gênant...

— Et ça rapporte ?

— De cent à deux mille francs, selon les cas. Seulement, on est parfois volé. On vous promet. Et puis, après la cérémonie, psst... Il vaut mieux se faire payer d'avance...

On ouvrait les portes de l'asile. La file des pauvres bougres s'amincissait...

— Qu'est-ce qu'ils ne vendraient pas pour cent, pour mille francs ? reprit Delville. Leur nom. Leurs membres. Leur peau...

— Leur peau ?

Delville me rappelle l'histoire du musicien illustre qui, atteint de la paralysie du pianiste, vint dans l'asile du Château-des-Rentiers pour acheter le doigt — et les tendons; surtout — d'un pauvre dont il n'exigeait rien que de n'être pas syphilitique... Il trouva un doigt. Pour mille francs, deux cent hères eussent volontiers sacrifié une main.

— Ce qu'on nous achète le plus volontiers, c'est la peau du dos, la peau des fesses. C'est utile en chirurgie esthétique, surtout pour refaire le visage à ceux qui se le sont cassé dans un accident de chemin de fer ou un accident d'automobile. La peau des fesses, c'est encore facile à trouver; la peau du dos, c'est plus rare, à cause des tatouages.

— Qui achète cela ?

— Les clochards qui, dans les asiles, sont employés comme commis sont en combinaison avec des infirmières spécialistes... Le métier va, surtout l'été, à partir de Pâques...

Si je n'avais connu Delville, si je ne l'avais éprouvé, sans doute aurais-je douté de son récit. Mais il en avait les preuves sur lui, des lettres qui toutes portaient l'enseigne d'une clinique.

— Il y a un commerce qui va mieux encore que le commerce des noms, des membres ou de la peau, murmura encore Delville. Et pour ce commerce-là on ne regarde pas aux maladies. Plus on est infirme, plus ça rapporte. C'est le commerce des corps de vieux mendicants...

« On vend son corps à la Faculté. On signe simplement un contrat d'abandon; on touche tout de suite. Quatre-vingts francs, cent francs, cela dépend de la rareté des cas, de l'âge, des maladies... Mais plus de soucis ! Qu'on soit porté en terre, un peu plus tôt, un peu plus tard, fût-ce en passant par un amphithéâtre, que l'importance ! »

Il était affreux à voir, en cette minute, Delville. Son visage, marqué par l'alcoolisme, le delirium, s'animait. Je regardais son corps de gnome, ses jambes paralysées, ses béquilles.

— Toi qui vends tant de corps, t'es-tu vendu aussi ?

— Bien sûr !...

Ces étranges aventurières jettent leur dévolu sur les pensionnaires de nos asiles.



L'un d'entre eux, Benoit, ne vit pas malice à profiter d'une occasion qui, pour un pauvre hère, était plutôt tentante.

Henri DANJOU.

III. — LES "AFFRANCHIES" (1)

ÉTAIT encore une nuit très belle et très douce qui commençait — la huitième depuis notre arrivée à Rio de Janeiro.

Parmi tous les spectacles de choix qu'offre ici un décor d'une beauté exceptionnelle, la naissance de la nuit carioca est inoubliable. Il faut l'attendre et la surprendre de la terrasse de la *Noite* — le plus haut gratte-ciel de la ville — ou bien du sommet du *Pain de Sucre*, l'orgueilleux cône de granit qui ferme l'entrée de la baie.

Légère comme une fumée errante, voici tout d'abord un peu d'ombre entre les cimes et les îles. La baie s'irise sous les dernières lueurs du jour. Sur la ville, çà et là hérissée de buildings, et jonchant comme une coulée de pierres les profondes échancrures des montagnes, sur les plages en demi-lunes reliant entre elles les extrémités de chaque avancée de roc, le soleil mourant accroche encore des reflets d'or, de pourpre et de nacre. Puis, peu à peu, les pics et les îlots bleuissent. A mesure que l'ombre glisse et s'étend, les roches et les nuées se rapprochent. La ville, blanche encore au bord du miroir terni de sa rade, devient grise et s'offre à l'invasion de la nuit. Il semble que tout va s'estomper, disparaître ; que ce prodigieux amalgame de pics, de forêts, de golfes, d'édifices et de récifs va se dissoudre dans un bain de ténèbres. Et soudain, c'est la brusque illumination : la féerie des guirlandes électriques dessinant, comme une épure aux lignes scintillantes, les rives, les avenues, les plages et les boulevards. Un globe a donné quelque part le signal. Floc ! Alors, comme une flamme parcourant un cordon bickford, le point de lumière est devenu un sillon de feu. Tout s'est embrasé. Les lignes courbes des plages sont devenues des colliers de perles rares couchés sur leur écrin de sable. Les lampadaires jalonnant les avenues, autant d'immobiles et rigides processions de torches. Les ouvertures des gratte-ciels, autant de constellations d'étoiles terrestres. Et les enseignes, aux lettres rouges et bleues, accrochées au fond des rochers ou au fronton des palaces, autant d'éclaboussures aux reflets de rubis et de turquoise...



A Rio de Janeiro, le carrefour où s'ébauchent les plaisirs de la nuit est situé près du bar "Bellas Artes" (ci-contre).

MARCHÉS DE

Sortilège nocturne unique au monde, noces de la lumière et de l'ombre plus fécondes qu'en aucun autre lieu du globe, chaque soir, Rio, pour épouser la nuit, revêt une robe de fête ocellée de diamants.

C'est cette heure nuptiale que nous choisissons, Lucien et moi, pour prendre possession des pavés en losange de l'avenida Rio Branco.

Depuis notre arrivée, on nous avait vus un peu partout. On nous avait vus flâner sur les pistes en ciment de Copacabana, gravir les marches du téléphérique du Paço de Assucar, parcourir les allées tropicales de la Tijouca, courir de plage en plage, de Botafogo à Ipanima, et nous griser de soleil sous un ciel où, durant les trois quarts de l'année, l'azur est roi.

Mais chaque soir, dès que renaissait la féerie des lumières, nous ramenait au carrefour où s'ébauchent les plaisirs de la nuit.

Ce carrefour est situé entre deux cafés, ou mieux, entre deux bars. D'un côté de l'Avenida, le « Bellas Artes ». De l'autre, le « Palace ». Ces deux bars sont comme les deux postes avancés de la vie galante carioca. On est toujours assuré d'y rencontrer des dames soucieuses de plaire et de séduire. On est toujours certain d'y rencontrer des Françaises.

Or, nous cherchions, nous, précisément, des Françaises.

Toutes — je veux dire toutes celles qui se livrent ici au jeu de l'amour vénal — ne sont pas, heureusement ! qu'au Mangue. Le Mangue, avec ses deux mille femmes, ses boutiques d'amour, ses rues à marins et à soldats, c'est le vaste lupanar aux fenêtres ouvertes, le quartier réservé, le bas-fonds.

Mais la prostitution, ici comme ailleurs, a ses échelons, ses grades. Au-dessus du bas-fond du Mangue, il y a la pension — qu'on nomme ici pension d'artiste. Au-dessus de la pension : le bar, le dancing, la maison de rendez-vous et le meublé chic.

Nous voulions, Lucien et moi, trouver le meilleur chemin pour aborder, avec profit, ces zones privilégiées.

Depuis huit jours, vraiment, nous n'avions pas manqué une occasion de nous montrer dans l'un et l'autre bar, de sourire quand

on nous souriait, d'engager la conversation, de boire avec ces dames au souvenir du lointain pays de France — notre patrie commune — et de nous entretenir avec elles, aussi gravement que nous l'eussions fait, dans un salon de province, des dernières nouvelles de Paris et de Marseille.

Nous avions fini par connaître toutes les habituées de l'endroit.

Celle-ci, cette grande brune excentrique aux cheveux coupés à la garçonne, et dont le rire nerveux allonge la bouche trop large, taillée à coups de serpe, on nous l'avait désignée dès le premier jour sous le surnom de Pierrot-les-Bijoux.

Ce surnom n'était pas démerité. Pierrot-les-Bijoux apparaissait chaque soir plus constellée de diamants. Elle en avait aux mains, au cou, aux oreilles, aux poignets, et même aux chevilles. 300 à 400 contos de reis, chuchotait-on. Et c'était bien possible.

Elle était venue, disait-elle, à Buenos-Aires avec une troupe d'artistes. Puis, de là, à Rio de Janeiro. Un amant l'avait lancée. Plusieurs l'avaient perdue. Désormais elle n'aimait les hommes que pour l'argent qu'elle en pouvait soutirer, et n'avait qu'une passion : les bijoux.

— Ni mecs, ni gigolos ; mes barbeaux, les voici...

Elle montrait ses doigts chargés de pierres précieuses.

Et, quand elle était en veine de confidences, elle ajoutait en désignant l'autre face de sa longue et fougueuse personne :

— Je « l'ai » même en platine. Oui, parfaitement... En platine ! Quand je serai fauchée, je pourrai, « lui aussi », le mettre au clou...

Une autre Française, plus âgée et moins grande, dont les cheveux d'argent encadrent un visage poupin aux yeux trop fardés, accompagnait parfois Pierre-les-Bijoux. On l'appelait, celle-là, Mme Janine.

Mme Janine, qui est patronne, tient à Rio l'une des maisons de rendez-vous les mieux fréquentées de la ville. Elle vient, à l'heure de l'apéritif, faire la parade au « Bellas Artes » et au « Palace ». Deux ou trois de ses pensionnaires l'entourent. Celles-ci aussi étalent d'insolents bijoux. Les mauvaises langues assurent qu'ils sont faux ou que, s'ils sont vrais, ce sont des bijoux vendus à cré-

dit ou prêtés pour l'étalage. Je n'ai pas résolu cette énigme, mais je sais que, pour être patronne, Mme Janine n'en a pas moins bon cœur.

Elle a fait venir de France sa vieille mère à moitié aveugle. La bonne vieille maman, qui croyait sa fille établie couturière au Brésil, n'a d'abord pas bien compris ce que voulait dire le va-et-vient qui, après 10 heures du soir, éveillait les échos de la villa discrète où elle était logée, ni ce que signifiaient ces chants entrecoupés de cris de filles et de détonations de champagne. On ne peut rien cacher à une vieille et noble mère. Avec d'innies précautions, Mme Janine finit par avouer le genre de commerce auquel elle s'était vouée. Elle redoutait pour un cœur usé le choc d'une telle nouvelle. Il n'en fut rien. Mais la bonne vieille dame, qui avait le sommeil léger, ne consentit dé-

sormais à s'endormir que si elle était exactement renseignée sur le bilan de la nuit. Rien ne lui échappe :

— Comment ! s'étonne-t-elle, Suzy n'a fait qu'un miché ce soir ? Et Lola, aucun ? Je croyais que c'était le jour de son docteur ?

— Tu devrais te reposer maintenant, répond doucement Mme Janine à sa mère. Il va être bientôt cinq heures. A ton âge, ce n'est vraiment pas raisonnable.

Raymonde et Rosette sont aussi des habituées du « Bellas Artes » et du « Palace ». Raymonde est lyonnaise, Rosette est du Jura. L'une est placide, pas plus étonnée, semble-t-il, de boire un porto-flip sous les tropiques que de traverser la place Belcour un jour de pluie. L'autre est vive, avec ce charme acidulé qu'ont certaines filles de Montmartre. Artistes en rupture de contrat... C'est l'excuse classique.

— Et maintenant ?

— Maintenant, on se débrouille. Voyez-

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le numéro 337.

vous, au Brésil, une femme élégante et coquette se débrouille toujours. Les Brésiliens aiment beaucoup les petites Françaises. Nous sommes pour eux des maîtresses agréables qu'ils ne pourraient trouver dans leur société trop fermée et heureusement moins gâtée que la bourgeoisie de chez nous. Alors, ils prennent des femmes comme nous, qui ne leur demandent aucun compte : sinon celui de la quinzaine. Ce sont des amis charmants, prévenants, respectueux, un peu jaloux cependant. Ils viennent nous voir certains jours, régulièrement. C'est de tout repos, à condition d'être sérieuses...

— Sérieuses ?
— Oui... A condition de s'amuser en dehors d'eux, discrètement. Vous êtes libre ce soir ?

— Non... merci... En somme, vous ne regrettez pas d'avoir quitté la France, vous ne vous ennuyez pas ?

C'est Mme Marthe, une autre Française, berrichonne, celle-là, je crois, qui, d'une voix digne et très grave, fournit la réponse :

— S'ennuyer ? Sachez-le, monsieur. Ici, ce n'est pas comme chez nous, on respecte la femme...

— Mais non les hommes, insinuai-je doucement.

Mme Marthe s'empourpra d'indignation et de honte.

— Quels hommes ? Les mecs ? Vous vous trompez, monsieur. Nous ne sommes pas de la remonte. Nous sommes, si vous le voulez, des femmes galantes, mais l'argent que

nous gagnons est pour nous, et pour nous, seules, soyez tranquille... N'est-ce pas, Raymonde ? N'est-ce pas, Rosette ?

Raymonde et Rosette opinèrent du chapeau.

Je n'avais plus rien à dire.



Ainsi échangeons-nous chaque soir d'innocents propos. Lucien, le nez dans son verre, restait silencieux, la lèvre amère.

— Eh bien ! Lucien, ça ne va pas ?

— Je n'aime pas les bêcheuses, grognait-il quand nous restions seuls. Toutes ces gonzesses-là ça crâne, avec des bijoux plein les doigts, qui ne sont peut-être pas payés, avec des fourrures sur le dos dans un pays où il fait si chaud que l'on voudrait se promener à poil... Et parce qu'elles sont momentanément à l'abri du besoin, elles pensent avoir décroché la lune. C'est bon. Nous verrons ce qu'elles deviendront. Je ne leur souhaite pas de mal. Mais je vous parie qu'elles finiront par bêtement gaspiller leur argent. Les unes, au jeu ; les autres avec un

gigolo trop rusé ; celles-là avec des stupéfiants. Une femme qui fait la vie est une femme perdue lorsqu'elle est livrée à elle-même, seule sur une terre étrangère...

Je le laissais exhiler sa mauvaise humeur.

Cette antiennelle aussi je la connaissais. Tant de fois Lucien me l'avait servie depuis notre départ, que je n'y prêtais plus guère attention. Et nous n'étions qu'au début du voyage...

Nous allions quitter le bar quand une femme que nous n'avions pas encore remarquée vint à nous. Elle n'était plus jeune. Les cheveux décolorés parvenaient à peine à faire oublier les rides qui meurtrissaient ses yeux émouvants. Elle portait autour de sa gorge aux chairs détendues une collerette blanche, comme en portent les jeunes collégiennes. On eût dit quelque institutrice éprise de coquetterie sur le tard.

— Messieurs, dit-elle. Je vous ai entendus. Vous êtes français. Je suis française. On me connaît ici, au Brésil, sous le nom de la Belle Savoyarde. On m'appelle maintenant Chouchou. Je suis gérante d'une pension de femmes, rue Conde de Lage, où, j'espère, vous me ferez le plaisir de venir un soir.

pour son compte trois autres femmes... Elle résista près d'un an, puis, écourée, lâcha pied, comme un nageur épuisé. Elle fut correcte jusqu'au bout.

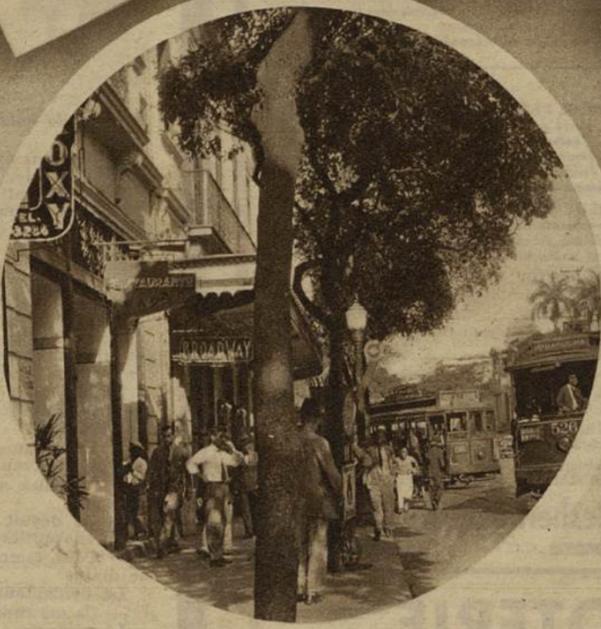
— Tu as fait des frais pour moi, dit-elle au trafiquant. Garde l'argent et rends-moi la liberté.

— C'est bon, fit l'homme. Tu es une bonne mère quand même. Mais prends garde un jour d'être une épave. Adieu la gosse, bonne chance...

Elle partit. A l'aventure. Dans cette Amérique du Sud où tout pour elle était inconnu et hostile. Elle échoua enfin dans une pension de femmes, à Rio de Janeiro. Son séjour, dans cette pension, allait être de brève durée. Une nouvelle aventure, en effet, l'attendait. Un client s'était épris d'elle, un jeune ingénieur allemand, qui l'emmena dans le Nord du Brésil, vivre avec lui, dans l'usine à bois où il travaillait en plein bled, en pleine brousse, en pleine solitude. Elle avait vingt-deux ans et la petite sauvageonne qu'elle avait été dans son enfance renaisait parmi le concert des oiseaux bariolés et l'appel fascinant des forêts vierges.



Ici comme ailleurs, la prostitution a ses échelons; au-dessus du Mangue il y a le quartier chic des dancings (ci - contre).



Parmi tous les spectacles de choix qu'offre, à Rio, un décor d'une exceptionnelle beauté, la naissance de la nuit, avec ses guirlandes électriques parant la ville d'une robe de fête ocellée de diamants (en haut, à gauche) est une féerie à jamais inoubliable.

Vous y trouverez les plus jolies filles de Rio, jeunes et belles Brésiliennes dont la plus âgée n'a pas vingt ans. Mais ce n'est pas pour vous faire la réclame de ma pension que je suis venue à vous. C'est pour répondre aux questions que vous posiez ce soir, et les soirs précédents, aux dames qui prenaient l'apéritif à votre table. Si vous vous intéressiez à leur sort, ce n'est pas, je pense, sans raison. Je ne veux d'ailleurs pas savoir pourquoi. Vous me le direz si vous me jugez digne de votre confiance...

Et Chouchou, l'ex-Belle Savoyarde, parla. Ce qu'elle disait de son passé ne me surprit d'abord pas. Elle était venue en Amérique à dix-huit ans. Un homme l'avait conduite à Buenos-Aires, un trafiquant connu de Montmartre, dont elle n'osait rappeler le nom par une sorte de respect, de pudeur, dont je ne compris le sens que plus tard. Cet homme, pourtant, ne l'avait pas ménagée. Il l'avait, dès son arrivée en Argentine, soumise à la dure discipline de celles qui débarquaient là-bas, à cette époque, par pleins bateaux. En s'embarquant, elle n'ignorait certes pas le destin qui l'attendait et elle s'y était résignée avec une bonne volonté digne d'un meilleur sort. Mais vainement. Tout lui répugnait, dans sa nouvelle existence. Ce défilé d'inconnus en rut groupés dans le salon d'attente de la casita comme les clients dans le salon du dentiste... Cette place trop étroite, auprès de l'homme qu'elle aimait — et qui faisait travailler

— Voyez, dit-elle...

Elle tira de son sac le petit cahier d'écolière aux feuillets jaunés, où elle s'amusait à écrire ses impressions d'aventurière improvisée.

— Je l'ai toujours sur moi. Je ne m'en séparerai jamais. C'est la dernière relique de l'étrange bonheur de ma vie.

Des mois, pleinement heureux, s'écoulaient. Puis, bien qu'il n'en voulût rien laisser paraître, l'ingénieur devint soucieux. Avec cette prescience du malheur qu'ont les femmes, Chouchou s'inquiéta.

« — Ce n'est rien, fit le jeune homme, mais je voudrais que tu me fasses un plaisir. J'ai besoin de faire un voyage d'études dans le Matto-Grosso. Je ne peux t'y emmener. Pars en France, voici de l'argent. Dès mon retour, je demanderai un congé et j'irai t'y rejoindre. Prends patience. Ce ne sera pas long. »

« — On dit toujours ça. »

« — Je te le promets. »
Il mentait. Il n'osait pas lui avouer son vrai tourment. Le directeur de la compagnie, lors de son passage, avait vivement reproché à l'ingénieur de vivre avec une Française prostituée jadis à Rio de Janeiro. L'ingénieur s'était révolté, défendant son amour. Vainement.

« — Il faut vous soumettre ou vous démettre », lui avait répliqué le directeur.

L'ingénieur se soumit. Chouchou partit en France. Elle attendit de longs mois. Une lettre lui parvint enfin. Dans cette lettre, sous l'aveu de la vérité, l'ingénieur avait tracé la phrase rituelle et tragique dans sa banalité :

« — Quand tu liras ces lignes... »

Au courrier suivant, une autre lettre confirmait officiellement le suicide du jeune homme.

— Alors, poursuivit Chouchou, à Lyon, où je vivais chez des parents — car je suis d'une bonne famille — j'ai voulu, en souvenir de l'homme que j'avais aimé et qui avait mis fin à ses jours pour moi, me refaire une vie honnête et simple. Un poste d'infirmière était vacant. Je l'obtins. Le professeur, chez qui je travaillais et à qui j'avais confié ma détresse, me reconforta et m'encouragea. Ses bonnes paroles m'allaient droit au cœur, et pourtant, quelque chose de plus fort, de plus impérieux me tenaillait : la nostalgie du Brésil, de son ciel, de ses montagnes, de ses forêts, de ses nuits, de ses féeries. Un soir, je n'y tins plus. J'avais des économies. Je partis. A Rio, mon ancienne patronne de pension m'accueillit. Je refais la vie. Je n'avais pas d'homme. Je n'en voulais pas, et l'argent que je gagnais, je le gardais, je l'amassais pour moi seule... Des années passèrent. Qu'étaient devenus mes vingt ans ? Avec mes premières rides, l'ennui, le cafard me saisirent. Je me mis à boire, à prendre de la coco, à jouer. Mon deuxième barbeau fut le tapis vert. Tous mes sous y passèrent. Je n'ai plus rien que mes souvenirs. Voilà, messieurs... Qu'en pensez-vous ?

— Vous voyez, coupa Lucien, je vous l'avais bien dit : voilà ce que deviennent en Amérique les « affranchies »...

(A suivre.)

Marcel MONTARRON.

Un livre indispensable!

ENCYCLOPÉDIE de la VIE SEXUELLE

par le texte et par l'image par les Drs LERY, COSTLER et WILLY

L'édition originale anglaise de cet ouvrage vient de remporter en Grande Bretagne **UN IMMENSE SUCCÈS**

QUELQUES EXTRAITS DE LA CRITIQUE ANGLAISE

Voici l'opinion d'ALDOUS HUXLEY, le célèbre romancier anglais :

« Une documentation consciencieuse et exacte. En ce qui concerne la quantité d'informations contenues dans cet ouvrage, elle est tout simplement énorme »

New Statesman and Nation. — « L'Encyclopédie de la Vie Sexuelle » renferme une foule de renseignements utiles que tout le monde devrait connaître... Les auteurs ont fait preuve d'une lucidité, d'un courage et d'une intelligence tout à leur honneur.

Time and Tide. — Quiconque a lu ces six cents pages n'ignore plus aucun détail de la physiologie sexuelle... Cet ouvrage pourrait être consulté avec profit, même par les médecins et les psychiatres.

Public Opinion. — Chaque aspect de la vie sexuelle y est traité du point de vue scientifique et médical, avec une grande sincérité, sans que cependant les limites de la décence soient dépassées.

The Literary Guide. — Ce livre contient incontestablement une foule d'informations insuffisamment connues du grand public.

Health and Strength. — Je n'ai pas encore connu de livre dont je puisse recommander la lecture aussi chaleureusement que celle de « L'Encyclopédie de la Vie Sexuelle ». C'est un ouvrage que je voudrais voir figurer dans tout foyer, entre les mains du mari et de la femme.

UN VOLUME DE 600 PAGES
20 illustrations hors texte
Relié pleine toile, titres dorés

Les milieux scientifiques n'ignorent plus aujourd'hui que presque 90 % des maladies nerveuses et 65 % des autres maladies peuvent être en étroite rapport avec la vie sexuelle. Les maladies du cerveau, de la moelle épinière, du cœur, du foie, de la rate, des reins et parfois même de l'estomac et de l'intestin, l'arthritisme et les rhumatismes peuvent avoir des origines sexuelles. Certes, peu nombreux sont ceux qui s'en doutent et les médecins même ne parviennent à déceler ces origines qu'à l'aide des méthodes les plus perfectionnées.

Savez-vous que la santé, l'avenir et le bonheur des enfants dépendent souvent de la vie sexuelle des parents?

Voici pourquoi :

Vous avez le devoir envers votre santé.
de ne pas traiter à la légère les dernières découvertes de la sexologie.

Vous engagez le bonheur de vos enfants
si, par ignorance, vous commettez des fautes dans leur éducation sexuelle.

Vous risquez votre bonheur
si, par une fausse pudeur, vous vous égarez dans le labyrinthe de la vie sexuelle.

ENCYCLOPÉDIE DE LA VIE SEXUELLE
vous donnera des conseils sûrs et précis dans toutes les questions qui peuvent vous embarrasser.

C'est une véritable encyclopédie.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Description des organes génitaux masculins et féminins.

PREMIÈRE PARTIE. — Quand les hommes mûrissent à l'amour : La sexualité des enfants, l'initiation sexuelle. Les « péchés de jeunesse ». Les conséquences de la masturbation. La puberté. De la fillette à la femme nubile. De l'adolescent à l'homme mûr.

DEUXIÈME PARTIE. — Les rapports sexuels : Le sortilège de l'amour. L'amour n'est plus un mystère. Le sex-appeal. Le baiser et les autres jeux de l'amour. L'acte sexuel. La nuit de noces.

TROISIÈME PARTIE. — La procréation : Le miracle de la procréation. Sera-ce un garçon ou une fille? L'hygiène de la femme enceinte. La vie psychique de la femme enceinte. « Tu enfanteras dans la douleur ». Les couches. Accouchements précoces. Avortements spontanés et artificiels.

QUATRIÈME PARTIE. — Les amours imparfaites : Y a-t-il des jours où la femme n'est pas fécondable? L'appel à l'enfant et la malédiction de la stérilité. Quand les femmes ne doivent pas procréer. L'impuissance et la frigidité. L'alchimie de l'amour. Le problème du rajeunissement.

CINQUIÈME PARTIE. — Les amours malades : Castration et infantilisme. Exhibitionnisme et hyper-érotisme. Homosexualité, fétichisme, narcissisme et sodomie. Sadisme et masochisme.

SIXIÈME PARTIE. — Les maladies vénériennes : La blennorrhagie. La syphilis. Comment se préserver des maladies vénériennes. Chez le gynécologue.

APPENDICE. — La prostitution.

Bibliographie.

L'unique livre sous forme encyclopédique, répondant à toutes les questions sexuelles de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Le prix de l'ouvrage est fixé à **150 francs**

Les premiers 15 jours après la parution de cette annonce les lecteurs de ce journal habitant en France et 25 jours ceux habitant les Colonies ou l'Étranger peuvent bénéficier du prix de faveur de **100 francs**

(Frais en plus en cas d'envoi contre remboursement)
PROSPECTUS DÉTAILLÉ SUR DEMANDE

ÉDITIONS ALBOR, 37, Boulev. Malesherbes, PARIS (VIII^e)

TEL. : ANJOU. 50-85.

C.C. Postal 17 24-66 Paris

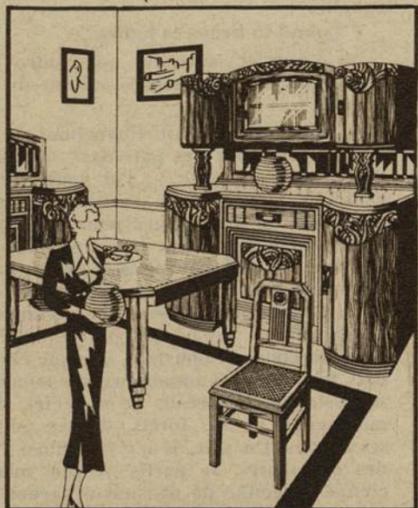
GRANDE LOTERIE

au profit du Sanatorium de Puylaün, édifié par l'Association Générale des Mutilés de la Guerre

TRIPLE AVANTAGE



- 1° - Participation à la Loterie Nationale
- 2° - aux tirages d'obligations à lots (Crédit National, Crédit Foncier, Ville de Paris etc...) pendant 10 ans représentant plus de 480 tirages d'un montant total d'environ **UN MILLIARD de FRANCS.**
- 3° - et 8540 autres lots importants : 20 automobiles - 20 mobiliers complets 200 postes de T.S.F. - 100 machines à coudre - 200 bicyclettes, etc...



SEULES - EN EXCLUSIVITÉ DANS L'AMEUBLEMENT - les Galeries Barbès remettent à tout acheteur un billet de cette loterie sensationnelle pour chaque tranche de 10 francs (Ex. : 50 billets pour un achat de 500 francs !)

N° 343 bis - Salle à manger moderne bombée "GAVARNIE" chène massif ciré patiné, sculptures masse : 1 buffet argentier, 6 portes, celles des côtés bombées, grande glace à la crédence, poignées et entrées argentées ; 1 table pans coupés, à allonges ; 6 chaises sculptées assorties.

Les 8 pièces sacrifiées à **1895 fr.**

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est indiquée par notre marque : Le Bonhomme AMBOIS)

Succursales : ALGER 26, Rue Michelet ■ LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale ■ MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

ENVOI GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o l'Album général d'Ameublement. 2^o l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés.

276

FAITS DIVERS

LA GORGONE DU CHATEAU



A la mort de sa femme, Maurice Marche avait hérité du château de Maizières. A gauche, Mme Bezet, vieille amie de la famille; à droite, la concierge du château.

Vesoul (de notre correspondant particulier).

DIMANCHE soir, à l'auberge de l'ancien gendarme Chaumel, où il était venu avaler une rasade de pruneau — histoire de se donner du cœur au ventre —, le serrurier Follot, que M. Cognard, le maire, avait mandé le matin même pour forcer la porte du château tragique, racontait :

— Ah ! mes aïeux, quelle puanteur ! Les corps du fils Marche et de la Boutellier étaient étendus côte à côte sur le lit tout souillé d'aliments rendus et de... oui de... enfin, vous me comprenez !...

Double suicide ! Personne n'y crut au petit bourg francomtois. De seuil en seuil, on se répétait :

— Paraît que la vipère a empoisonné le fils du château en même temps qu'elle !...

Les vieilles se signèrent. Les langues se délièrent :

— Ça devait arriver, dit le barbier.

La charcutière ajouta :

Cette femme avait signé un pacte avec le diable.

Le percepteur constata :

— Ça me rappelle l'affaire Gillet, de Lyon.

Le médecin :

— C'était une hystérique, une morphomane, une détraquée...

Mme Bezet, une vieille amie de la famille Marche, ne tarissait pas :

— Elle voulait me supprimer, moi aussi. Une fois, elle m'apporta du lait auquel mon chat, pourtant gourmand, ne toucha pas.

Mardi encore, elle me donna de drôles de pommes cuites. « Mangez-les, Mathilde, elles sont bonnes », qu'elle me disait :

« mais avec un peu de beurre, car elles sont acides... » Tu parles !

Personnage de Dostoïevsky ou de Mauriac, montre en jupon, Gorgone du vice et de l'ambition déçue, Jeanne Martin, femme Boutellier, a-t-elle quitté ce monde en emportant son secret ?...



En 1927, Maurice Marche, jeune contrôleur des contributions directes à Vesoul, épousait une veuve de seize ans plus âgée que lui, et dont le père, M. Boisseau, conseiller à la Cour des Comptes, avait laissé en dot à sa fille le beau domaine de Maizières. Pour la veuve au visage insignifiant, c'était un mariage d'amour ; pour le garçon au torse

avantageux, fils d'un modeste instituteur de village, c'était un mariage d'intérêt.

Il y a deux ans, à la suite d'un fibrome, Mme Marche mourait. Et, les tentures mortuaires à peine enlevées, surgissait une autre femme, quadragénaire, rousse, barbue, boiteuse et laide à faire rêver, la nuit, à la fée Carabosse, les enfants du village.

Issue d'une modeste famille d'horlogers de Voray-sur-l'Ognon, la femme Boutellier avait conduit son premier mari au cimetière : intoxication alimentaire (!). Bien vite, elle se maria avec M. Boutellier, qui ne tarda pas à abandonner une femme perdue de vices. La boiteuse fréquenta alors, à Besançon, les tavernes dédiées à la galanterie, tout en faisant du courtage pour une société de constructions à bon marché :

L'Etoile du Foyer, où elle connut Maurice Marche qui, ayant abandonné le fonctionariat, représentait dans l'Est ladite société.

Bientôt, la créature succube allait, répétant partout :

— Je le tiens, il ne me chassera jamais !

Qui attachait si fort l'homme encore jeune à la femelle pervertie, au visage repoussant ?

La Boutellier avait initié son amant aux plaisirs éhémères, aux stupéfiants, à l'amour dissolu. Garçon impulsif et faible, Maurice Marche était hypnotisé par cette femme qui truffait ses mets d'aphrodisiaques qu'elle faisait venir de chez Edith, à Paris. Le soir, les deux amants prolongeaient leurs plaisirs en scènes érotiques suggérées par des images spéciales...

A bout de sensations, la créature sortait alors, de sa chatchette, la coco bénie que lui fournissait, chaque semaine, une cartomancienne de Vesoul.

Cette vie anormale devait éloigner de Marche ses amis et jusqu'à ses parents. Restée seule dans la place avec Maurice, la Boutellier voulut se faire épouser. Plusieurs fois, Marche vint à Paris, rue Dulong, pour fuir son mauvais génie. Mais, irrésistiblement, l'habitude des passions contractées avec le monstre le rappelait à Maizières...

Après une scène plus violente que les autres, la Boutellier prémédita l'assassinat de son amant et son propre suicide.

Maurice Marche, recueilli par ses parents, à Villiers en Haute-Marne, est maintenant hors de danger. La Boutellier, elle, est allée s'asseoir à la droite de Satan. Et nous ne connaissons jamais son secret... s'il y en a un, en supplément aux plaisirs défendus...

Xavier LAURENCE.

Devenu veuf, Maurice Marche (ci-dessous) ne put résister au mauvais génie de sa maîtresse, la femme Boutellier (à gauche).



CE QUI SE PASSE

Film de la semaine, par Marius Larique

Lundi C'est un vieux turfiste qui guida mes premiers pas incertains et mes premiers paris timides sur un champ de courses. Ce n'est pas d'hier, hélas ! et mon vieux camarade est mort après que le Pari Mutuel et les chevaux, et les entraîneurs, et les jockeys, et bien d'autres forces coalisées contre son jugement, lui en aient fait voir de toutes les couleurs. Déjà, à cette époque, il avait la hantise de la « combinaison ». Lorsqu'un cheval qu'il n'avait pas joué — c'était la règle à peu près absolue — passait le poteau en triomphateur, il me bourrait les côtes à coups de coude et s'exclamait : « Nous sommes repassés ». Ce que nous avons pu être « repassés » de fois ! Mais il ne croyait guère à la combinaison de chevaux qui ne couraient pas sous leur vrai nom. « Les entraîneurs s'en apercevraient », disait-il. Les histoires, naguère, de Hallencourt, celle, récente de Gaulois et Goliath, l'auraient surpris et affligé, mais il aurait finalement triomphé, car ces histoires prouvent que les entraîneurs s'aperçoivent bien vite de la substitution.



La substitution des trotteurs est vivement décelée



Le Dr Fourcade préférait l'escroquerie à la médecine.

Mardi Le docteur Marc-André Fourcade, originaire de Toulouse, n'était pas arrivé à l'âge de soixante ans sans avoir eu quelques démêlés avec la justice. A Bordeaux, voici quelques années, un trafic de carnets médicaux le conduisit devant la correctionnelle. En sortant de prison, il comprit que la profession médicale était désormais sans charmes pour lui. Alors, tout naturellement, il devint financier. Mais quoi ! la crise sévissait en Bourse. Heureusement, une branche restait ouverte à son activité : les assurances, où semblent se réfugier tous les aigrefins que le marasme bancaire a réduits au chômage. Le docteur Fourcade monta une vingtaine de sociétés, réunies sous l'égide de l'Union Nationale Automobile (U. N. A. — ça fait mieux !). Le principe était simple. On assurait au rabais, on encaissait les primes, et, lorsqu'un accident se produisait, on ne payait pas. L'arrestation de Fourcade ouvre les yeux sur un scandale qui dure depuis trop longtemps et dont furent victimes nombreux automobilistes trop confiants. Nous en reparlerons.

Mercredi On ne peut ouvrir un journal sans l'affreuse appréhension d'y lire quelque récit d'enfants martyrisés. Aujourd'hui, ce sont trois enfants, trois fillettes âgées de dix-huit mois, de quatre ans, de dix ans, livrées aux fureurs de deux alcooliques. C'est une fillette de six ans, martyrisée à Villers-Cotterets par une marâtre, la femme Laroche, qui ne lui donnait à manger que des choses répugnantes et qui ligotait l'enfant et la faisait manger de force ces choses immondes. Demain, ce sera un petit cadavre qu'on trouvera et l'on apprendra que l'enfant a été assommé par une brute. Oh ! ils auraient tort de se gêner, les tortionnaires. Ils trouveront toujours des jurys indulgents ; ils trouveront toujours des Parquets pleins de mansuétude pour ce crime plus abominable que n'importe quel forfait : ce crime contre des petits êtres sans défense et innocents. Cette interprétation de la loi romaine est imbécile car, si le père romain avait le droit de vie et de mort, il n'avait pas le droit de martyriser ou de mutiler ses enfants.

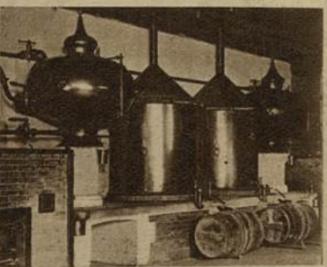


Les époux Desprez martyrisaient leurs enfants.



M. Paris et Mlle Colas à l'Office de tourisme de Paris.

Jeudi C'est encore une initiative heureuse de notre remarquable préfet de police, M. Roger Langeron, qui, sans vain étalage et sans thuriféraires bruyants, fait de la bonne besogne dans la capitale. Après l'essai des femmes-agents, chargées des surveillances de squares et endroits publics où, trop souvent, de fâcheux personnages s'exhibent ignoblement, M. Langeron vient de créer à la Préfecture de police un bureau spécial pour les touristes étrangers. M. Paris, qui a occupé longtemps le poste de sous-chef au service des étrangers, dirigera ce nouvel organisme. C'est assez dire qu'il est bien à sa place. Mlle Colas, qui connaît plusieurs langues, servira d'interprète polyglotte et concentrera ici tout ce que font, sur la voie publique, les agents interprètes. Voilà de la bonne besogne. Les étrangers trouveront, dans ce service, tous les renseignements — et les bons — capables de leur faire mieux connaître et, par conséquent, mieux aimer, notre chère et incomparable capitale. La France y gagnera en prestige et en gloire.



Les alambics ne fonctionnent plus guère qu'au ralenti.

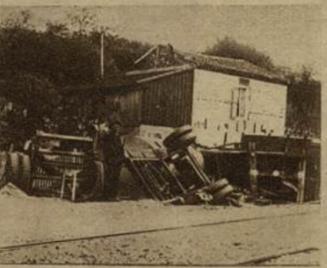
Vendredi Dans ma jeunesse, j'entendis souvent parler d'un certain Marcelin Albert, qui défendait, de façon révolutionnaire, les droits des viticulteurs du Midi. Mais à ce temps-là — l'âge d'or, prétend-on — les revendications révolutionnaires n'aboutissaient jamais et je crois me souvenir que Clemenceau écrasa les vigneronnes comme il devait, plus tard, écraser à Draveil, les terrassiers. Clemenceau n'avait pas peur du sang versé (surtout du sang des autres) et il avait pour lui que les années se suivaient et ne se ressemblaient pas. On n'avait pas, alors, pratiqué la culture intensive de la vigne ou du pommier. A une abondante année succédait une récolte pauvre. Maintenant, il y a abondance de vin, surabondance de cidre. Et (voulez-vous mon avis personnel) les gens ne savent plus boire. Je connais des millionnaires, encore jeunes, chefs d'entreprise, qui prennent à leur repas une demi-bouteille de Vichy ! Buvez du vin, buvez du cidre et du calvados, et les Normands ne « foutront » pas à l'eau les agents du fisc.



A Annecy on enquête sur la mort de Mme Louise Donat.

Samedi Le démon de midi agitait le cœur de Louise Donat qui, mère de trois enfants, quitta son mari, à quarante ans passés, pour vivre sa vie. L'époux abandonné n'avait plus entendu parler d'elle, lorsqu'un marchand ambulant d'Annecy, Etienne Revil-Signora, se présenta au bureau des pompes funèbres pour demander qu'on retirât de son lit une femme qui venait d'y mourir soudainement. C'était Louise Donat. Elle était étendue, tout habillée. Du sang couvrait sa tête et ses vêtements. Son visage n'était qu'une plaie. On demanda quelques explications au marchand ambulant, mais, d'un ton fort naturel, il exposa qu'elle avait certainement succombé à une affection cardiaque et qu'elle avait dû se meurtrir en tombant, après quoi, il l'avait portée sur son lit. Très simple, comme on voit. Mais un barreau de chaise ensanglanté, auquel des cheveux adhéraient, en disait plus long qu'Etienne avait bien voulu expliquer. Pauvre Louise Donat, elle devait mourir ainsi, après avoir mené une vie de bâton de chaise !

Dimanche Je suis entêté comme une mule et, quand je crois avoir raison, rien ne peut m'en faire déborder. Je crois que les passages à niveau sont archaïques et dangereux. Je demande donc la mort de ces primitifs barrages qui ont causé la mort de tant de gens. Je sais qu'il en coûtera cher. Et que diable ! puisqu'il faudra y venir un jour ou l'autre et puisqu'il y a, en France, un effroyable chômage, pourquoi ne pas se résoudre à cette dépense qui ferait l'économie de nombreuses vies humaines ? Je ne sais quel philosophe — ou quel poète ! — a dit : « Rien n'est grave dans la vie, hormis la mort des autres. » Mais je sens vivement qu'il avait raison. Supprimons les passages à niveau, passages de mort. Supprimons le passage à niveau de Saint-Côme, à vingt-cinq kilomètres d'Agen, où, l'autre dimanche, un camion-citerne de M. Bunié fut pris en écharpe par l'express de Bordeaux-Sète, ce qui provoqua la mort du conducteur, M. Laffitte, et de très graves blessures à M. Prié, employé dans la maison, qui se trouvait près de Laffitte.



Il faut supprimer au plus vite les passages à niveau.

PETITES CAUSES

UN PLAIGNANT FUSTIGÉ



Alors qu'il était étudiant, le docteur puisait largement dans le carnet de chèques et le cœur tendre de Mme B...

L'AUTRE samedi, à la douzième Chambre du Tribunal correctionnel de la Seine.

La douzième Chambre est, comme on dit dans le langage du Palais, réservée aux « affaires entre parties ». Formule qui veut définir les conflits plus nettement privés, les querelles où l'ordre public, la Société (avec un grand S) ne sont pas intéressés au premier chef : les injures, les diffamations, les pugilats. Par extension, le local reçoit le défilé des « outrages à la pudeur », des satires.

Le procès qui opposait le docteur X... et Mme B... n'appartenait que très subsidiairement à l'une de ces catégories.

Le docteur X... avait été l'amant de Mme B. Il avait commencé, si j'ose dire, par être le fils de sa meilleure amie. Entre elle et lui, quelque vingt ans de différence. La dame était tendre, un peu mûre, comme il convient, et riche. Le jeune homme, ambitieux et pauvre.

La dame offrit son cœur et son carnet de chèques à l'étudiant en médecine qui sut puiser largement à l'un et à l'autre.

L'idylle avait commencé à Marseille : Mme B... faisait souvent promener l'enfant, dont la grande joie était d'obtenir le tour de la Corniche, de regarder le poussiéreux aquarium — au-dessus du Prophète — où se débattaient depuis tant d'années un vieux poulpe et quelques animaux « du fond des mers ».

Ainsi naissent les vocations : peut-être le docteur X... prit-il, à la contemplation de la cage de verre, le goût immodéré des poissons.

Il partit pour Paris, s'y installa, acheta une clinique; toujours avec les fonds de Mme B... qui vint l'y rejoindre. Maintenant, ils habitaient ensemble.

Le carnet de chèques touchait à sa fin, l'amour aussi. Vingt ans d'intervalle devenaient un obstacle grandissant. Il le fit comprendre. Il avait désormais un bel avenir; le passé l'encombra; il congédia le passé.

La dame exigea alors — ce n'était qu'un minimum — le remboursement d'une partie des avances qu'elle lui avait consenties. Il signa des traites; à l'échéance, les traites

Le substitut Delrieu (ci-dessous) jugea sévèrement la conduite du docteur.



furent protestées. Condamné par le tribunal de commerce à les payer, le docteur usa alors du moyen classique des mauvais débiteurs : il déposa une plainte contre Mme B... prétendant que sa signature avait été extorquée par le chantage et la violence. Une instruction fut ouverte; elle tourna à la confusion du plaignant. La Cour de Paris rendit contre lui un arrêt sévère, où étaient formulées quelques considérations philosophiques sur le danger que courent les femmes d'un certain âge à aimer les adolescents gourmands.

De cette plainte audacieuse, un seul élément fut retenu par le Parquet : s'il ne restait rien de l'accusation de chantage, démentie par le carnet de chèques, par contre, il était établi que Mme B... avait réclamé un peu trop vigoureusement sa créance. Dans le cabinet du médecin, elle s'était rendue un après-midi; les ricanements de son débiteur l'avaient exaspérée; ses doigts frémissants avaient marqué sur les joues, et la trace de ses ongles se retrouvait en légers sillons.

Deux clientes, l'infirmière, la concierge, alertées par les cris, servaient de témoins. Ce petit drame était donc évoqué l'autre jour devant le tribunal.

Au banc de la partie civile, le docteur. Il a tenu à se montrer. Maintien modeste. Mme B... « au banc d'infamie » est triomphante. Ce procès stupide engagé est pour elle un début de vengeance. Les premiers mots du substitut Delrieu, toujours alerte, renforcent son contentement.

LE SUBSTITUT DELRIEU. — L'immoralité, dans ce débat, n'est pas du côté de l'inculpée.

Voilà un prologue encourageant pour... le plaignant.

(Le docteur se tourne vers son avocat; à voix basse, il lui dit quelque chose qui doit être à peu près ceci : Répliquez donc !... C'est abominable. L'avocat a l'air très ennuyé; il fait un geste de lassitude qui signifie : Les apparences, mon pauvre docteur, sont contre vous !)

L'AVOCAT DU DOCTEUR. — Mon client était très inexpérimenté en affaires.

M. Marc-André Gonin, défenseur de Mme B..., n'est pas de cet avis.

M. GONIN. — Voyez plutôt les chèques.

L'AVOCAT DU DOCTEUR. — C'est Mme B... elle-même qui a dicté le texte des traites. Mon client ne savait même pas comment les rédiger.

LE PRÉSIDENT. — Ce fut, en somme, une nouvelle initiation. (Rires.)

L'AVOCAT DU PLAIGNANT. — Mon client, quoi qu'on en pense, s'est conduit en gentleman. Il a remboursé. Les traites qu'on produit actuellement contre lui ne sont pas dues.

LE SUBSTITUT DELRIEU. — Le mot gentleman est un terme impropre.

M. Gonin, cinglant, achève de fustiger le docteur.

Le tribunal, en raison des circonstances, exceptionnellement atténuantes, condamne Mme B... à un franc d'amende avec sursis et à un franc de dommages-intérêts.

Jean MORIÈRES.

EXPIATOIRE



Le 8 novembre 1933, le roi d'Afghanistan, Nadir Shah, était tué d'un coup de revolver, dans l'enceinte de son palais, à Kaboul, par un collègue de seconde, Abd Ul Khalek. L'adolescent venait ainsi le protecteur de sa famille. Ghulam Nabi, ancien ministre d'Amanullah à Paris, mis à mort un an auparavant, jour pour jour, par le roi Nadir. L'assassin, son père et quinze autres personnages furent condamnés et exécutés à la mode afghane, le 16 décembre dernier, dans un cercle de spectateurs d'où l'on avait rigoureusement écarté les Européens. Il y avait cependant là un Français, un journaliste, un seul. Diverses convenances avaient retardé jusqu'ici la publication de son récit, terrible évocation d'un drame oriental, ressuscité du fond des âges. Ce récit, le voici, donné pour la première fois dans la presse du monde, par un des plus grands journalistes de l'époque.

M. L.

Kaboul (Afghanistan)
(de notre envoyé spécial.)

L'EXÉCUTION devait se faire à trois kilomètres de Kaboul, entre la prison et la lisière d'un faubourg très pauvre.

C'est un endroit où la plaine s'étrangle, en laissant passer la grand-route au milieu d'un goulet.

Dans le lointain, un éperon porte la masse écrasée du vieux fort de Babour. A gauche, le plat pays. A droite, dominant des escarpements sombres, écorchés çà et là par la saillie blanchâtre des rocs. On n'y voit pas un arbre, pas une touffe verte. Juste au bas s'étend le lieu du gibet.

Des quartiers de silex et des cailloux éboulés l'encombrent, ainsi qu'une carrière. Son aire est enfermée par la prison, par un abrupt monticule, par un lot de boutiques en torchis.

On peut arriver là par la route, en dessinant un crochet. Mais un autre chemin, serpentant tour à tour à travers la rocaille et les terreuses demeures du vieux Kaboul, y conduit plus naturellement. Il est dur comme la montée d'un calvaire. Tantôt il s'insinue dans l'intimité des cours, entre la vision d'un chameau couché sur le ventre et de pouilleux marmots chevauchant un timon ; tantôt il s'élargit en raboteux espaces, où le pied bute soudain, comme s'il heurtait une racine de pierre.

Ce fut le trajet choisi pour le cortège expiatoire.

Feignant de redouter dans le peuple un appétit de justice sommaire, les chefs avaient rassemblé quatre cents soldats. Tous avaient la tenue de campagne et portaient leurs armes chargées. L'Arg, sur le coup de trois heures, dégorgea lentement leur colonne gris fer, qui semblait précéder un enterrement. Il faisait un ciel violacé de nuées mûris-

Après qu'il leur eut fait sauter un œil avec son sabre, le bourreau brancha successivement dix-sept suppliciés au gibet qu'on avait dressé près de Kaboul, à un endroit d'où l'on apercevait la masse écrasée du vieux fort de Babour.

santes. Quelquefois le soleil, perçant les intervalles, allumait un brasilllement d'étincelles autour des baïonnettes nues.

Le balancement rythmique des casques, ouverts en carré sur de larges mufles mongols, propageait au long du cortège une sorte de houle, pareille à la respiration d'un monstre. Au premier coup d'œil, nul ne distinguait les condamnés dans la troupe. Et comme l'autorité, peu soucieuse de laisser les curieux s'organiser, n'avait publié ni le jour ni l'heure du supplice, il y eut d'abord peu de monde sur le pas des soldats. Quelques âniers et meneurs de buffles, forcés à se ranger, firent une première haie. Ils se tenaient debout entre leurs bêtes. Puis, dans une courte caravane qui cheminait devant le cinéma renversé, tout près du palais, un chameau très jeune prit peur, rompit la corde et se mit au galop. Il y eut un bref désordre, une bousculade et des cris. Une automobile, portant un secrétaire de légation ganté de pécar, dut stopper. A l'intérieur, le chauffeur et son maître se dressèrent ensemble. Des loqueteux afghans, lâchant les boules de grises dont ils fortifiaient un mur, envahirent sans façons les marchepieds. On vit des boutiquiers galvanisés qui jaillissaient de leur comptoir, en relevant les pans de leur chemise, afin de mieux courir. Et, brusquement, tout le reste — cette plèbe de Kaboul qui attendait sans savoir, mais avec de si subtiles antennes pour deviner le sang — afflua d'un seul bloc. La multitude surgissait aux bons endroits, comme aspirée par un monstrueux coup de pompe hors de ses demeures vidées.

Les feuilles publiques devaient, le lendemain, déclarer que tous ces gens vociférèrent à mort. Non. Il y eut des clameurs plus tard, en vue de la potence. Mais ce qui saisit d'abord ce monde-là, ce fut un étonnement total. On croyait connaître le nombre des condamnés. Et chaque spectateur les recompta sur les doigts : l'assassin et son complice Mahmoud : deux ; les six conspirateurs jugés le dimanche : huit. Or, les soldats conduisaient au gibet dix-sept hommes enchaînés.

Maintenant, on pouvait les repérer un par un, entre les uniformes serrés. Et l'on comprit la raison de leur lenteur, déjà si funéraire. Au harnais de fer des misérables qui vont mourir s'ajoutaient deux barres singulières, rigides, articulées ensemble par un bout et rivées par l'autre à chaque étau des chevilles. De sorte que le prisonnier, pour avancer, devait lui-même tenir soulevée, par le sommet, cette entrave angulaire, de peur que, tombant en avant, elle l'entraînât.

Ul Khalek, le régicide, marchait le pre-

mi, tenu en laisse par un officier-bourreau. Une couverture, jetée sur son maillot de sport, enveloppait ses épaules pointues. Il avait encore blêmi et la sueur de ses tempes paraissait couler sur de la râpure de marbre. Ses mains, agitées d'une convulsion perpétuelle, suivaient le déplacement saccadé de ses pieds, dans une danse atroce de griot nègre ou d'ivrogne octogénaire. On reconnaissait ensuite les deux Mahmoud, le collègue et le préparateur de l'école française ; puis le journaliste Mohammed Aziz et les fonctionnaires des travaux publics : Mir Massidi, Zaman, Amir et Mirza. Mais qui étaient les neuf autres ?

Tout à coup, on entendit un grand cri : à travers la foule épaisse, un homme d'allure austère joua des coudes, s'approcha. La pâleur d'un moribond plombait ses joues : c'était un secrétaire de la Cour qui, parmi les condamnés imprévus, venait de reconnaître son neveu. Mais la peur le baïllonna tout de suite et, brusquement, il se sauva.

Quelques Européens, debout, sur des fiacres, s'acharnaient à vouloir nommer chacune de ces têtes promises au gibet. Par malchance, le cortège s'enfonçait mainte-



par les fers et qui, cinquante jours avant, fréquentait leurs thés et leurs bridges, allongait encore ses pieds à leurs chenêts. Celui-ci levait des yeux implorants, qui refusaient la mort. Il s'appelait Mohammed Ayoub, sous-directeur afghan de l'école allemande. Pourquoi cette victime ? Le gouvernement de Mohammed Hashim n'a jamais daigné l'expliquer.

Et les cinq autres ? Huit jours après l'exécution, les Européens de Kaboul se demandaient encore leurs noms. Un mois après, les journaux de l'Inde ne les avaient pas publiés. Je doute qu'ils l'aient fait à cette heure. Les voici : d'abord deux grisons aux barbes tremblantes, dont la dignité ravalée par les chaînes valait à cette tuerie politique son plus écoeurant aspect : Khalek Dhad et Mohammed Akbar, oncles paternel et maternel du meurtrier, jetés au cachot bien avant l'attentat. Puis, trois éphèbes nommés Ghulam Raboni, Latif et Mustapha. Leur crime le plus certain, c'était d'être nés neveux du trop fameux Ghulam, le conspirateur tcherki.



Le défilé dura plus d'une heure. Quand on arriva dans la campagne, de chaque côté, de chaque ravin il surgissait des hommes. Des pasteurs, lâchant leurs bêtes, descendaient la montagne en courant. Il fallut que la troupe s'en mêlât. A la hauteur de l'ancienne muraille, deux cents mètres avant le lieu du supplice, un cordon de police, commandé par des sbires inquiets, triait et refoulait les curieux. Mais on écartait avec douceur les Européens.

— Vous comprenez, disaient les capitaines avec une affabilité feinte, notre peuple a le sang chaud. Les gens des tribus sont venus avec des fusils. Une balle égarée !... Nous serions désolés !...

Sur le terrain caillouteux, on avait dressé trois faisceaux, faits chacun de trois troncs équarris à la hâte, entrecroisés obliquement par les pointes. En travers, deux autres poutres étaient posées bout à bout : le gibet de série, traditionnel aux Afghans. L'escarpement voisin, donnant sur la scène par une pente assez raide, tenait lieu de tribune. On n'y voyait que des turbans, surmontant des faces barbuées et des manteaux à longues rayures. Ça et là luisait le canon d'un muser.

Les soldats du cortège formèrent le carré. On fit agenouiller les condamnés au centre. Des gardes se détachèrent et, se penchant sur eux, ils les débarrassaient de leurs fers qu'on remplaçait par des cordes. Sur la colline, les spectateurs se poussaient, éternués de mal voir malgré leur position dominante. Car la troupe, trop dense, frustrait leurs yeux de la curée.

Alors un personnage sombre, tenant un grimoire à deux mains, monta sur un plateau de charrette et lut les sentences de mort. Sa voix, impuissante à lutter contre le grondement public, se tut soudainement.



Ce qui suivit n'a pas de nom. Saisissant chaque supplicié sous les épaules, des gens du corps de police, reconnaissables à la patte cramoisie de leur col, le mettaient debout et lui ôtaient ses vêtements avec des soins délicats. Car ces hardes jetées en un seul tas seraient plus tard, selon la loi, tirées au sort entre les bourreaux.

Un homme perdu dans la foule, le visage livide sous son bonnet afghan, voyait par l'esprit ces tortionnaires plus dépouillés que

leurs victimes. Il rêvait que leurs défroques militaires, achetées aux réserves d'un peuple de proie, tombaient autour de leurs corps. Et, dessous, ressuscitait l'ombre des valets du Sanhédrin, qui jouèrent aux osselets la plus auguste des tuniques sur le Golgotha.

Mais un cercle privilégié se formait à l'écart du gibet. On vit des civils et des officiers à glands d'or y pénétrer, fougusement. C'est là qu'on traitait spécialement l'assassin du roi Nadir Shah. On l'avait assis sur un escabeau, pour que ses forces tinsent plus longtemps. Tout à coup, un géant en uniforme lui prit la tête à deux mains, par derrière, et la maintint dirigée vers la potence, tandis que, sur un ordre, les gardes s'écartaient. De loin, la multitude put distinguer un trait qui naissait brusquement puis s'élargissait sur le masque du supplicié. D'un coup d'estoc, un opérateur habile venait de faire sauter l'œil droit. Avec l'autre, on le forçait à regarder pendre son père.

En Afghanistan, on passe d'abord le nœud autour du cou. La corde coulisse librement sur le poteau transversal, qui est savonné. Deux ou trois volontaires attelés à l'autre bout tirent par saccades, avec des geignements de manœuvres que le chœur de la multitude accompagne. Quand le pendu se balance à hauteur convenable, on fixe la hant sur un piquet enfoncé au maillet. Et au suivant.

Or, Maoul Abad, le père, était lourd. Au moment où les haleurs, donnant par mégarde dans le rang agenouillé de ceux qui attendaient leur tour, besognaient pour se frayer une place, la corde cassa. Ils s'affalèrent parmi les candidats.

On recommença dans une tempête de clameurs. Beaucoup de spectateurs riaient. D'autres vitupéraient contre le travail mal fait. Des pugilats s'esquissèrent.

Pourtant, on ne chôma pas autour d'Abd Ul Khalek. De hauts fonctionnaires, entre qui le maire de Kaboul faisait miroiter son zèle, avaient fiévreusement attendu cette exceptionnelle occasion de prouver leur loyalisme. Nul ne souffrirait d'être frustré.

Quand les deux oncles du régicide eurent tour à tour quitté la terre, l'œil gauche d'Abd Ul Khalek jaillit. La loi musulmane commande, pour la punition de certains crimes, la perte des cinq sens. Tandis qu'un soldat soutenait toujours la tête coupable, chacun put exercer sur elle son amour de la justice et démontrer sa fidélité. Les oreilles, le nez et les lèvres disparurent. Un médecin correct, armé d'une éponge qu'imbibait un liquide hémostatique, rendait la boucherie possible en arrêtant le sang. L'agonie commença quand on désarticula le bras droit. Alors, on fit rapprocher le cercle et l'ensemble de la chose palpitante fut abandonnée aux soldats.

Sous le gibet, cependant, se jouait une autre espèce de drame. Le tour était venu de Seid Kacem, l'ancien sous-secrétaire d'Etat à l'instruction publique. L'exécuteur lui ceignit le col du nœud coulant. Le croyant pria, les paupières levées, prêt à mourir. Alors un officier, s'approchant, posa sa main sur celle du bourreau. Et il dit : « Mohammed Seid Kacem, le roi te laisse la vie ! » Kacem tomba sur les genoux et se prosterna, raclant les pierres de son front.

Il était plus de cinq heures quand le dernier rang des barbes pieuses fut rompu par la crosse des mercenaires mongols. La populace balayée, un Occidental, mécontent de n'avoir rien vu, aborda le chef du service d'ordre et lui demanda des nouvelles.

— *Every thing nicely settled !* (Tout s'est gentiment passé !) répondit le fonctionnaire avec affabilité.

A ce moment, un vérificateur parcourait



Il s'agissait de venger Nadir Shah, le roi d'Afghanistan, qui avait été abattu d'un coup de revolver par un collégien.

la lisière des potences en tâtant les suppliciés au ventre pour s'assurer de leur fin.

On les décorda très vite. Le temps pressait. Un vent dur et bas soulevait sur la route une poussière que rougissait le globe déclinant du soleil. On entendait le bruit des pelles, mordant la terre pour recouvrir les morts. Tout près, dans la pénombre de l'ergastule, des fossoyeurs comblaient le charnier creusé depuis la veille. Je donnai, frissonnant, l'ordre à mon cocher d'activer sa haridelle.

Soudain, un grondement énorme, prolongé par l'écho des montagnes, m'atteignit par derrière. Il semblait courir à ma poursuite du fond de l'horizon. Je me retournai. Une fumée rousse traînait à mi-coteau, très loin, baignant l'assise d'une muraille de terre.

Le fort de Babour publiait au canon l'ouverture sacrée du Ramadan. Trente jours pendant lesquels il est dit à l'homme : « Tu ne verseras point le sang. »

Un subit éclair illumina les crêtes. Puis, après une pause très longue, parvint un autre roulement.

Alors, un réseau d'apocalypse parut tout à coup tiré sur le ciel, dans un grand bruit de déchirure. Des millions de corneilles, troublées par le canon, s'élevèrent partout à la fois. Leur vol noir se hâta vers Kaboul, offusquant le jour, escortant l'aile de la nuit.

Aux abords de la vieille enceinte, notre cheval prit tout à coup le galop entre deux haies de soldats qui revenaient de l'exécution.

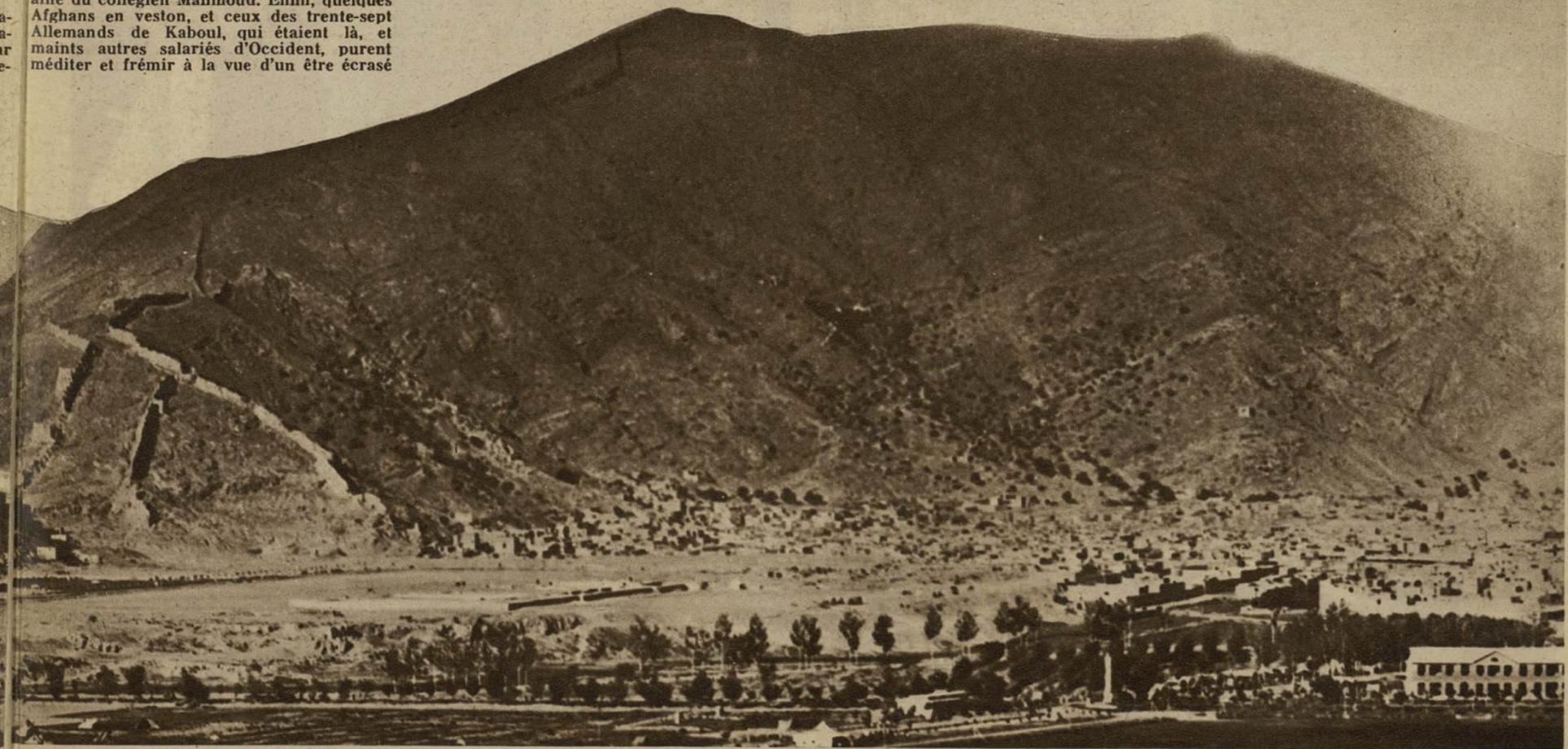
Ils étaient à genoux. Chacun avait ôté sa tunique feldgrau pour l'étaler sous lui comme un tapis de prière. Et, penchés maintenant sur le fossé, tous en cassaient la glace à grands coups de leurs casques, pour atteindre l'eau des ablutions rituelles. Entre chaque prosternement, leurs bras se dressaient et s'abaissaient dans la pourpre mourante du jour, comme s'ils y lavaient peu à peu la dernière tache rouge, afin de faire un ciel neuf au Ramadan.

Max MASSOT.

nant dans le Petit Bazar, hâtivement déblayé par un peloton de cavaliers. La poussière montait en tourbillons, chassée par le vent d'orage, par le piétinement de la foule, par le tumulte des bêtes refluant dans les venelles.

Pourtant, on pouvait, sans erreur, identifier le *moïn* Seid Kacem, l'ex-ministre coupable d'imprévision. Afin de dépasser plus dignement, il avait dépouillé les défroques d'Europe et marchait sous sa roide pelisse du Turkestan. Ainsi vêtu, avec ses bésicles, sa maigre barbe poudreuse et le marmottage pieux qui bourdonnait à ses lèvres, il était l'image même de la résignation des saints.

Cet homme pesant et gris, qui suivait, impassible sous les chaînes, c'était bien Maoul Abad, le jardinier, coupable d'avoir engendré le régicide. Allait-on le brancher à côté de son fils ? Des personnages appartenant aux légations reconnurent aussi, parmi ceux que nul n'avait pu voir juger, l'ancien attaché militaire à Moscou Ali Akbar, frère aîné du collégien Mahmoud. Enfin, quelques Afghans en veston, et ceux des trente-sept Allemands de Kaboul, qui étaient là, et maints autres salariés d'Occident, purent méditer et frémir à la vue d'un être écrasé



GRANDE VOIX

V. — M^e HENRY TORRÈS (1)

Je ne suis pas tout à fait sûr d'avoir eu la primeur de l'éloquence d'Henry Torrès. Il n'avait pourtant guère plus de vingt ans, lorsque je reçus en pleine figure les éclats de sa voix explosive, mais je l'imagine volontiers brassant des périodes dans son berceau, comme Hercule enfant étouffait des serpents. Les parolotes d'étudiants, les meetings du Quartier Latin, les trottoirs du boulevard Saint-Michel avaient dû éprouver déjà la violence de ses opinions fortement sonorisées, sinon définitivement fixées.

Je crois cependant pouvoir me flatter d'avoir entendu l'orateur en des circonstances et dans un décor exceptionnels et, pour moi-même, inoubliables.

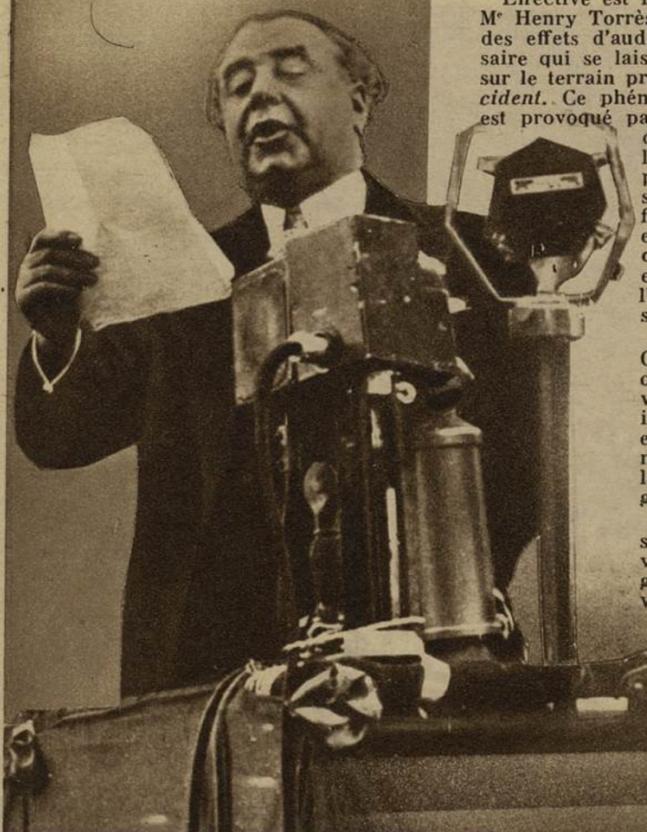
C'était sur une de ces routes interminables, dévalant de la frontière belge vers la Marne, où l'armée française en retraite cheminaient vers des horizons obscurs que n'illuminait point encore l'apparition miraculeuse de la victoire.

Un accident sans prestige, une entorse du genou, m'ayant immobilisé sur le bord de la route, j'y fus recueilli par le convoi de la division et juché sur une des étranges voitures réquisitionnées qui le composaient. La mienneté était une sorte de tombereau rempli de boîtes de singe. Au sommet de ces conserves, que l'intendance s'obstinait à qualifier d'alimentaires, un soldat et un caporal échangeaient sur l'avenir de la 51^e division de réserve et sur celui de l'Europe et de la planète, des propos définitifs et d'ailleurs contradictoires. De temps à autre, le plus gras de ces deux guerriers s'agitait sur le faite de la pyramide de bœuf comprimé :

— Pardon, cher ami !...

Henry Torrès a une manière à lui de prononcer le *ch*. Ce n'était ni *ser*, ni *cher*, mais un son intermédiaire, d'ailleurs agréable, traversé de sifflements modulés

(1) Voir "DÉTECTIVE", depuis le n° 334.



comme les traits de flûte dans l'orchestre confus d'un musicien moderne.

— Pardon, cher ami...

Cette phrase, en apparence inoffensive, était lancée avec une telle énergie, que l'interlocuteur avait l'impression d'être indiscret en prenant part au débat.

Voilà comme j'eus entre l'Aisne et la Marne la révélation tonitruante d'un orateur exceptionnellement doué. Je n'avais aucun mérite à prédire à mon compagnon de retraite de cette fin d'août 1914 le plus brillant et le plus bruyant avenir, car lui-même ne se faisait aucune illusion à cet égard. Henry Torrès est de ceux qui ne doutent jamais de rien, pour la raison qu'ils ont une fois pour toute renoncé à douter de soi-même.

Ayant débuté dans le métier des armes sous l'humble capote de « secrétaire de l'officier gestionnaire du convoi administratif », il la vit sans surprise s'orner de galons dorés, de croix et de médailles, sans parler des taches d'un sang héroïque. Torrès n'a pas coutume de s'en vanter : il sait mieux que personne comment la guerre fabrique ses héros. Mais il est bien capable d'avoir pensé, dans le moment qu'il accomplissait ses faits d'armes : « Ça va rudement embêter mes futurs adversaires politiques ! »

Car il y a, chez Henry Torrès, une certaine gaminerie, une certaine gouaille qui corrige et nuance agréablement son imperturbable assurance. Il supporte assez bien qu'on le blague, encore qu'il préfère s'en charger lui-même.

Il a beaucoup d'ennemis : ce sont, à quelques exceptions près, ceux qu'il s'est choisis et qu'il avait décidé d'avoir. Il a beaucoup d'amis et, s'il lui arrive de préférer les nouveaux aux anciens. C'est par simple curiosité et par un besoin physique d'expansion.

Henry Torrès est un annexionniste déterminé. A son domaine naturel, celui de l'éloquence, il a voulu adjoindre quelques territoires empruntés à l'art théâtral, à la littérature et à la critique.

Ses feuilletons dramatiques, où l'on s'attendait à retrouver la verve caustique de ses conversations familières, sont imprégnés d'une indulgence surprenante dont bénéficient auteurs et interprètes. C'est à croire que ce défenseur heureux de tant de causes mauvaises ou difficiles a contracté dans le prétoire la manie de l'acquiescement !

M^e Henry Torrès est, en effet, le défenseur heureux, l'avocat qui réussit et qui gagne son procès. On peut penser tout ce qu'on veut de son éloquence, discuter la qualité des matériaux et la pureté des éléments, mais on est forcé de convenir qu'elle est effective.

Effective est bien le mot qui convient. M^e Henry Torrès est le maître incontesté des effets d'audience. Malheur à l'avversaire qui se laisse imprudemment attirer sur le terrain propice à l'écllosion de l'incident. Ce phénomène oratoire, lorsqu'il est provoqué par Torrès, affecte l'allure d'un cataclysme. Le jury, le président, le ministère public, les avocats, la presse, les spectateurs, le greffier et les gendarmes sont entraînés, emportés dans ce maelstrom de clameurs enflammées qui donne à l'observateur naïf l'impression d'un chaos.

Impression trompeuse ! Car, lorsque tout s'apaise, on est étonné de s'apercevoir que l'accusé en sort indemne, à demi blanchi et prêt à recevoir des mains d'un jury exténué la robe de l'innocence légale.

D'aucuns — les délicats sont malheureux — trouvent ces moyens un peu gros et vulgaires. Autant vaudrait reprocher à l'élé-

phant de guerre renversant et piétinant l'ennemi sous ses pieds colossaux de ne pas combattre avec l'élégance et la finesse précise de la guêpe.

Henry Torrès, critique dramatique et avocat d'assises, dirait volontiers avec Musset : « Vive le mélodrame où Margot a pleuré. » Mais le père, le frère, l'époux ou le bon ami de Margot, qui composent un jury populaire, pleurent volontiers au mélodrame de Torrès.

Vous vous souvenez de cet antifasciste qui assassina le consul d'Italie et qui s'en tira avec deux ans de prison. Eh bien ! son défenseur ne s'est jamais consolé de ces deux ans de prison. Il tenait l'acquiescement et l'a laissé échapper au moment psychologique. On avait trouvé, parmi les livres que possédait l'accusé, l'habituelle bibliothèque du militant révolutionnaire autodidacte, un indicateur des chemins de fer. Quel admirable thème !

— Messieurs, s'écria Henry Torrès en brandissant la brochure, cet homme était, au fond, l'homme d'un seul livre, l'indicateur Chaix. Chaque jour, il y relisait l'horaire des trains d'Italie qui lui ramèneraient peut-être le lendemain sa femme et son enfant, retenus par un dictateur

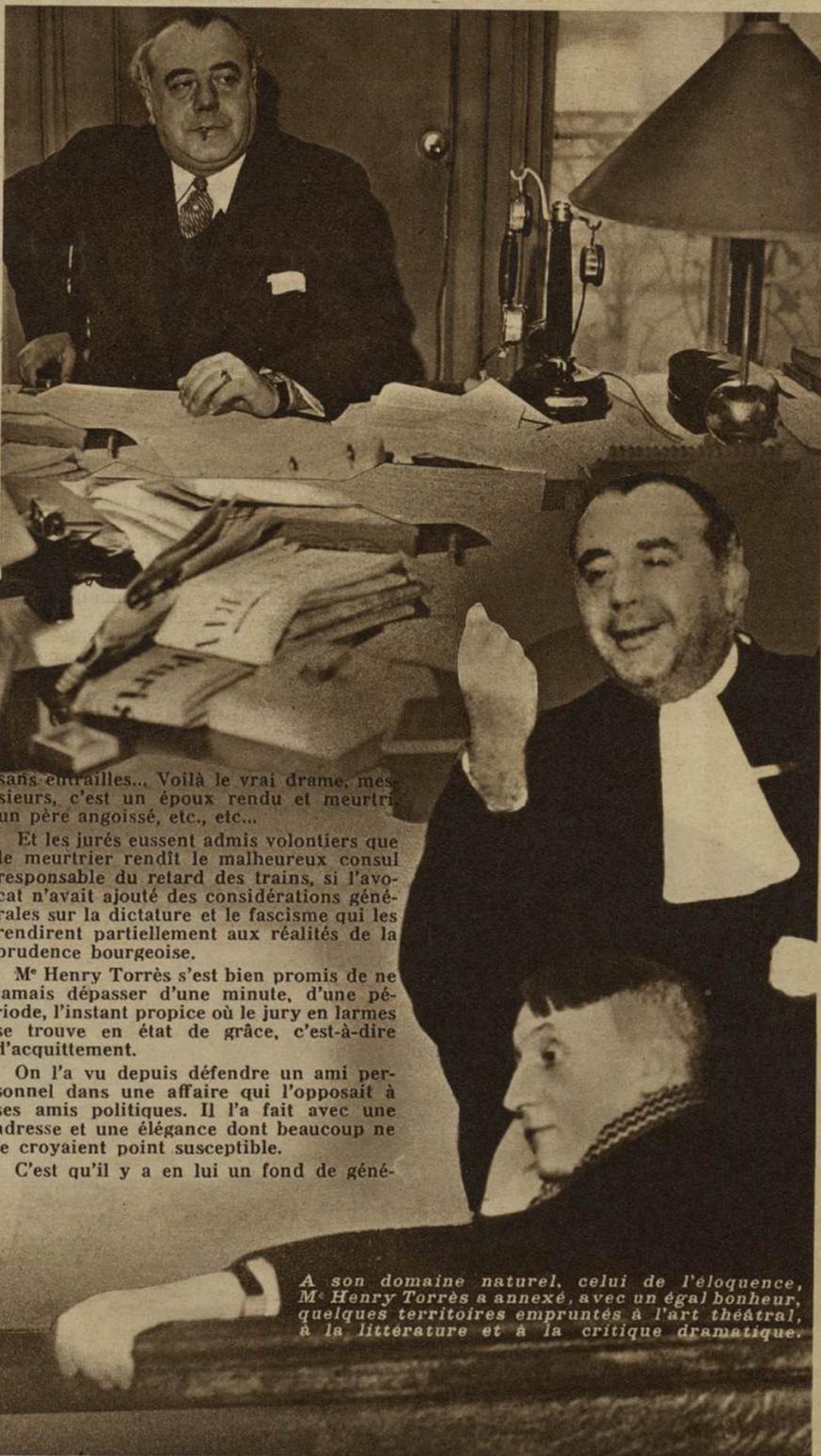
rosité que ses adversaires sont fondés à méconnaître, car Henry Torrès met une étrange coquetterie à le tenir secret. Je ne me risquerai pas à prédire que son tempérament le servira dans la carrière politique qu'il poursuit. Il est de ceux qui, pour un bon mot, voire pour un mauvais, risqueront de perdre, sinon vingt amis, du moins vingt électeurs. Mais, dès à présent, ses défauts et ses qualités lui composent une des figures les plus originales du barreau.

Et d'ailleurs, ceux-là mêmes qui seraient tentés, le voyant à la barre, de soupçonner ses explosions sonores d'être un peu trop machinées, se font une idée naïve de l'orateur-né. Il est, beaucoup plus souvent qu'on ne croit, dupe de sa véhémence et pris à ses propres prestiges.

Et l'on doit s'émerveiller qu'un tel baryton ne s'enivre pas davantage à s'écouter parler, qu'il puisse gouverner presque à son gré ce jeu de tuyaux et cette soufflerie puissante, et que cet orgue formidable ne soit jamais un orgue mécanique, et rende à l'occasion le son authentique, émouvant et cordial de la voix humaine.

(A suivre.)

Roger ALLARD.



A son domaine naturel, celui de l'éloquence, M^e Henry Torrès a annexé, avec un égal bonheur, quelques territoires empruntés à l'art théâtral, à la littérature et à la critique dramatique.

CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,
POUR TOUTES DIFFICULTÉS.

Consultez le **PROFESSEUR DJEMARO**
Chevalier de l'Ordre Universel du Mérite humain.
Doyen des Astrologues de France.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'astrologie.

Gratuitement, le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariage, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Plusieurs milliers d'attestations avec enveloppes d'origine sont exposées dans ses bureaux où le meilleur accueil vous est réservé.

Pour recevoir sous enveloppe cachetée et discrète, votre horoscope gratuit, donnez : date de naissance, adresse, nom, prénoms (si vous êtes madame, ajoutez nom de demoiselle) ; si vous voulez, joignez 2 francs en timbres-poste, pour frais d'écriture. Etranger : 4 fr.

Professeur DJEMARO (Service V X)
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine).



220 fr. le mille adresses à copier à la main et g. g.
à cor. s. frais. Etablissements SPIREX, Biarritz

SAGE-FEMME 1^{re} cl. Discr. absolue
92, r. St-Lazare, Paris.

BON-NATUREL-SAIN BYRRI PARFAIT TONIQUE

ÉCOLE INTERNATIONALE
DE DÉTECTIVES
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Directement
importé Pour Vous
DE NEW YORK A PARIS

AIR KING



de la T.S.F.
AMÉRICAINNE

6 Lampes superhétérodyne, garanti 1 AN

MODÈLE "QUEEN"

6 lampes (deux 6 D6, une 6 A7, une 6 B7, une 42, une 80) TOUTES ONDES de 15 mètres à 2.000 mètres en 3 bandes, 3 condensateurs, cadran lumineux "Airplane", contrôle de tonalité, antifading, contrôle de sensibilité, prise pick-up, haut-parleur dynamique licence T. H. fonctionnant sur courant alternatif 110-220 volts, 50 périodes.

PRIX 1145 fr.
A CRÉDIT 50 fr. A LA COMMANDE
100 fr. à la livraison et 12 mensualités de 100 fr.

AU COMPTANT

MODÈLE "KING"

6 lampes (deux 78, une 6 A7, une 75, une 43, une 25 Z5) TOUTES ONDES de 200 à 2.000 mètres, 3 condensateurs, cadran lumineux "Airplane", antifading, contrôle de tonalité, prise pick-up, haut-parleur dynamique, licence T. H. Fonctionnant sur tous courants, alternatif et continu.

PRIX 995 fr.
A CRÉDIT 50 fr. A LA COMMANDE
100 fr. à la livraison et 10 mensualités de 100 fr.

AU COMPTANT

RENSEIGNEMENTS ET CATALOGUE SUR DEMANDE

BULLETIN DE SOUSCRIPTION D 1

Je soussigné déclare souscrire à un POSTE AIR KING, modèle "QUEEN" "KING" aux conditions stipulées ci-dessus

PAIEMENT { au comptant à crédit

Nom _____
Prénoms _____
Profession _____
Adresse de l'emploi _____
Adresse personnelle _____
VILLE _____
Départ. _____

SIGNATURE

N. B. - Biffer les mentions inutiles et ne laisser subsister que le nom du poste et le mode de paiement choisi. Ecrire très lisiblement.

LES 100 PREMIÈRES SOUSCRIPTIONS REÇUES AU COMPTANT BÉNÉFICIERONT DE RÉDUCTIONS LES RAMENANT AUX PRIX CI-DESSOUS

MODÈLE "KING", 950 fr. NET MODÈLE "QUEEN", 1100 fr. NET

DÉCOUPER CE BON ET L'ADRESSER A

L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, va vous l'apprendre immédiatement. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du Système Nerveux et de l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les Maladies des Voies Digestives et du Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à M^r le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes 2.30

CHRONOSPORT 1935

Comme précédemment :

- 1° La montre indispensable pour l'heure
- 2° L'aiguille chronographique donnant temps et vitesses

Mais encore désormais :

- 3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille chronographique
- 4° Un cadran compte tours totalisateur
- 5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

C'EST UN VÉRITABLE TACHYMÈTRE

Garanti 5 ans. Échange admis. Envo contre Remboursement

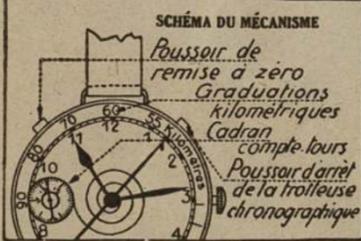
Montre form : mode avec Brace et cuir large. ... 45 FR.

Modèle luxe chromé. 55 Fr.

Chronosport de Poche 20 et 26 fr.

USINES EV LYND MORTEAU près Besançon
Dépot à Paris : 75, Rue Lafayette
Étro : Cadet - Gares : Nord, Est et Saint-Lazare

OUVERT LE SAMEDI APRES-MIDI



Pour la publicité de DÉTECTIVE s'adresser à :
M^{me} H. DELLONG, 35, rue Madame - Littre 26-67

I.R.F. AGENT DES GRANDES MARQUES 99, rue de Rome PARIS (17^e)
SPÉCIALITÉ DE POSTES-AUTO Tél. CARNOT 79-78

DETECTIVE

LE SECRET DU RAIL

Cinq collaborateurs de "Défictive", au cours d'une enquête difficile et passionnante — et alors que la reconstitution du drame (ci-contre) n'avait écarté que la version de l'accident — ont réussi à percer le mystère de la mort de Maurice Desailly, le polytechnicien trouvé écrasé sur la voie. Lire, pages 2, 3 et 6, leurs révélations sur une des plus grandes énigmes de ce temps.

